



daniel mainguy

*une petite croix  
de malachite*

ROMAN

***SREBRENICA 1995...***

*Une petite croix de malachite*

– p. 2 –

## **UNE PETITE CROIX DE MALACHITE**

Du même auteur :

OUVRAGES JURIDIQUES (SELECTION)

Introduction générale au droit, 5<sup>e</sup> éd., Litec, 2010

Droit des obligations Ellipses, 2008

Contrats spéciaux, Dalloz, 6<sup>e</sup> éd., 2010

Droit de la concurrence, Litec, 2010 (avec. J.-L ;Respaud et M. Depincé)

*REMERCIEMENTS*

Ce livre est né de l'ennui provoqué par la période de révision du concours national d'agrégation (droit privé) dont les épreuves se déroulent sur un an, avec élimination progressive des candidats entre chaque épreuve. C'était entre 1996 et 1997 et j'avais été frappé par l'indifférence générale dans laquelle s'étaient déroulés les événements tragiques de Bosnie. Je voudrais donc remercier, en premier tous ceux qui ont su tenter de mobiliser les consciences, dont la mienne, à cette époque.

Il est parfaitement clair que c'est une œuvre de pure fiction, aux personnages totalement inventés même si quelques uns de mes amis les plus chers s'y retrouveront sans doute.

Je remercie donc ceux qui ont lus les épreuves, suivis sa construction, su me voir savourer leurs remarques et critiques, Stéphane, Bruno, souvent la plume alerte, ma femme qui a dû se sacrifier pour relire les différentes versions, et tous ceux qui ont eu la gentillesse de me prodiguer des encouragements, après avoir lu les quelques pages que j'avais publiées sur Internet.

*Une petite croix de malachite*

– p. 4 –

**DANIEL MAINGUY**

***une petite croix de  
malachite***

**ROMAN**

[www.daniel-mainguy.fr](http://www.daniel-mainguy.fr)

2010

*Une petite croix de malachite*

– p. 5 –

*« Rien ne dure et pourtant rien ne passe.  
Et rien ne passe justement parce que rien ne dure »  
Ph. Roth, *La tâche*.*

*A ma femme,  
A mes enfants,  
A mes amis.*

### **Avertissement**

« Est-il besoin de préciser que ce roman est une œuvre de fiction même s'il se fonde dans une trame historique dramatiquement réelle ? Toute ressemblance avec des personnages ayant véritablement existé ou des événements qui se seraient vraiment déroulés serait donc purement fortuite, ou alors un coup de chance rare, hormis pour quelques salauds bien connus qui en ont été les acteurs maudits ».

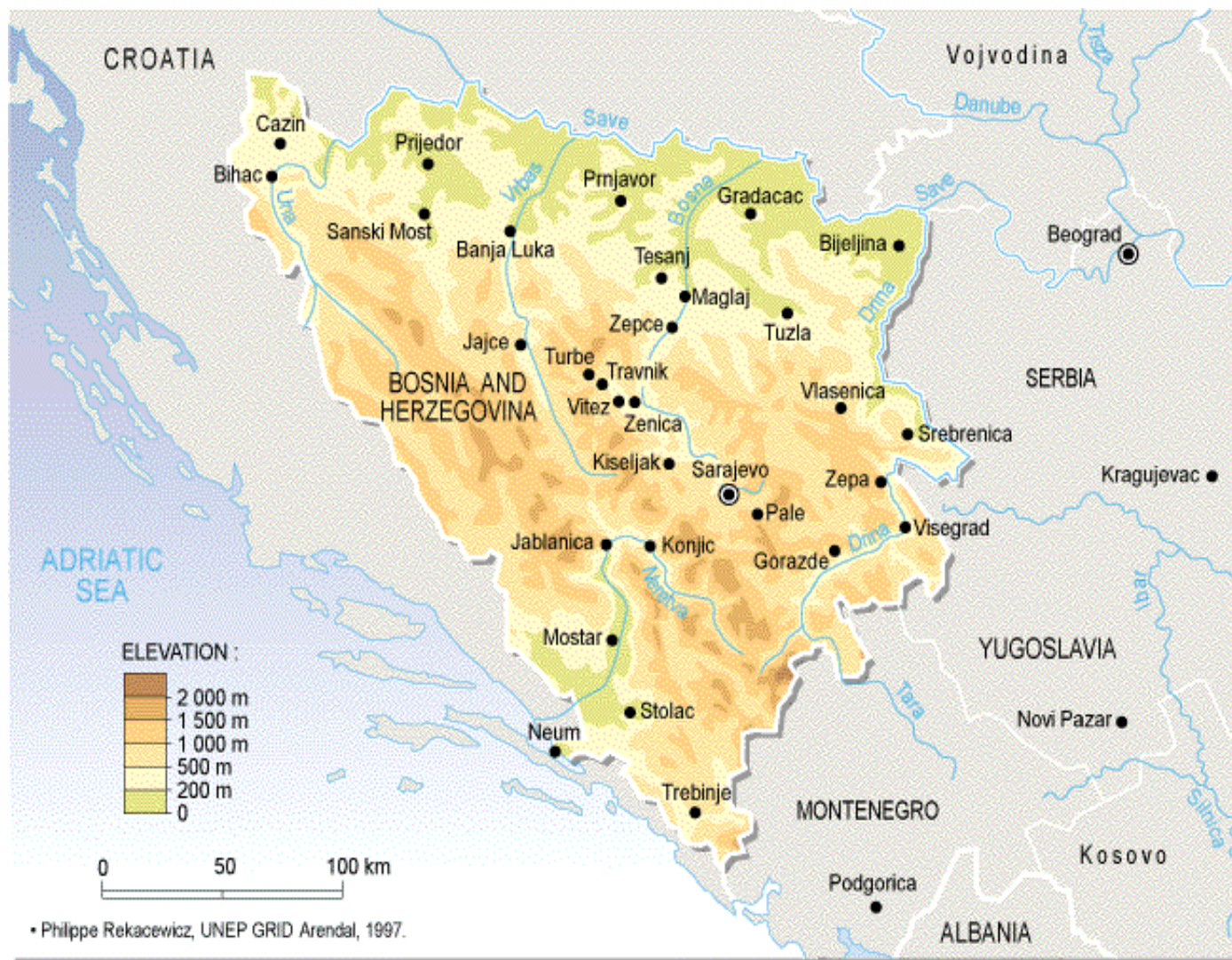
Ne pas reproduire sans autorisation : « frappe et on t'ouvrira ».

Daniel Mainguy est né en 1966. Universitaire et avocat, il a publié plusieurs ouvrages de technique juridique avant de se consacrer à l'écriture de ce premier roman.



© Daneil Mainguy 2010 Tous droits réservés  
[www.daniel-mainguy.fr](http://www.daniel-mainguy.fr)  
ISBN : 978-1-4452-9893-1

## *Carte géographique de la Bosnie*



## **Sommaire**

— Première partie —

- Chapitre 1 — Métros matinaux*
- Chapitre 2 — L'arabe du coin*
- Chapitre 3 — Et de deux!*
- Chapitre 4 — Heures sup'*
- Chapitre 5 — Engagé volontaire*
- Chapitre 6 — Colloque*
- Chapitre 7 — Un capitaine d'infanterie*
- Chapitre 8 — Un capitaine et un ministre*
- Chapitre 9 — Menaces*
- Chapitre 10 — Caméra cachée*
- Chapitre 11 — Lieutenant Rahya*

— Deuxième Partie —

- Chapitre 12 — Le général et la caporale*
- Chapitre 13 — Béret bleu*
- Chapitre 14 — Sniper Alley*
- Chapitre 15 — Oslobodjenje*
- Chapitre 16 — Mano a mano*
- Chapitre 17 — Les canons de Siautelle*
- Chapitre 18 — Marie-Amélie*
- Chapitre 19 — Vrbanja*
- Chapitre 20 — Srebrenica*
- Chapitre 21 — Le charnier*

— Troisième Partie —

- Chapitre 22 — Souraya la sublime*
- Chapitre 23 — Epuration ethnique*
- Chapitre 24 — Dracula*
- Chapitre 25 — A l'assaut !*
- Chapitre 26 — L'hallali*
- Chapitre 27 — Konjic*
- Chapitre 28 — La vengeance est un plat qui se vomit froid*
- Chapitre 29 — Un homme et une femme*



*Une petite croix de malachite*

– p. 9 –

## — PREMIERE PARTIE —

### *Métros matinaux*

***PARIS, 6 JUIN 1995, 7H30***

1. Le RER, comme tous les matins, filait avec son ronronnement malpropre, conduisant son chargement de voyageurs habitués sans qu'aucun ne se regarde ni même se voie. Comme dans tous ces lieux immenses et neutres que sont les aéroports ou les supermarchés, des foules immenses mais aveugles se croisent et s'ignorent, sinon grâce à un langage codé, fonctionnel et froid « *merci monsieur, pardon madame* », qui n'appelle pas de réponse particulière. Dans la rame dégoulinante de passagers du RER B, ceux qui avaient trouvé une place assise lisaient, d'autres écoutaient un peu de musique, un simple fil pendu à chaque oreille, ou les premières nouvelles du jour sur *France Info*. Entre la météo et l'évolution du CAC 40, les seules informations un peu intéressantes concernaient les élections municipales imminentes, encore qu'elles ne ménageaient peu de suspens, après l'âpre campagne présidentielle qui avait vu le triomphe de Jacques Chirac dans une campagne haute en couleur. Des

affiches fleurissaient un peu partout pour recouvrir les usuelles invitations au voyage, au théâtre ou à l'achat d'un ordinateur qui coloraient les murs des couloirs du métro, pour tenter d'infléchir l'électeur qui devait se manifester une semaine plus tard.

D'autres passagers achevaient une nuit trop courte, les yeux fermés mais le cerveau gardant un sens suffisant pour ne pas louper leur station. D'autres, la plupart, gardaient les yeux ouverts mais mornes et hagards qui ne distinguaient rien d'autre que le voile blanc de leur routine terne et sans intérêt.

Installé au fond de la rame, un homme observait son entourage et notamment trois autres hommes installés un peu plus loin. Cet homme venait de Bosnie, il se nommait Josip Blavic et, malgré son origine visiblement étrangère, il passait inaperçu dans le mélange des origines que véhiculait le métro parisien. Les trois autres se nommaient Dino, qui se faisait appeler Ibrahim depuis qu'il avait crû découvrir la foi au contact d'un ancien moudjahidine d'Afghanistan, Morislav et Zoran. Josip les connaissait depuis toujours. Trois jeunes hommes d'à peine vingt ans du même village. D'anciens étudiants bosniaques engagés depuis dans la sale guerre de leur pays. Tous les trois avaient connus et subis les violences des miliciens serbes, contre eux-mêmes ou leurs familles, et en retour, pour ne plus subir, ils les avaient combattus, infligeant d'autres violences à leur tour, en un cycle sans fin. La guerre avait effacé toute trace d'innocence estudiantine. Victimes de crimes de guerre, ils s'étaient transformés en soldats, certains en criminels de guerre à leur tour sans, bien entendu, l'admettre. Ils se nommaient combattants de la liberté ou de la fierté bosniaque ou résistants et ces dénominations couvraient toutes leurs

actions, même les plus odieuses, réalisées par d'autres ou par eux-mêmes.

Les stations défilait depuis qu'ils étaient montés dans le RER à Antony. Ils avaient franchi les limites de l'agglomération parisienne depuis quelques minutes. Du passage à la station *Cité-Universitaire*, ils déduisaient qu'ils étaient entrés dans Paris. En voiture, on pouvait avoir l'illusion ou la sensation de franchir les limites de Paris en sortant du périphérique par la bretelle d'accès à une Porte symbolique que simulait un panneau électronique trônant au milieu d'un carrefour ou d'une place. Mais en métro, on était dans Paris depuis qu'on avait franchi la porte de la rame.

Josip observait Zoran et Morislav. Ils s'étaient habillés comme ces français ordinaires qui chaque jour se rendaient de province à Paris pour conclure quelque affaire, assister à un rendez-vous ou un colloque qui justifierait peut-être un petit week-end à déambuler dans les rues de la capitale, visiter un musée ou une exposition. Ils s'étaient donc habillés simplement, au-delà du standard vestimentaire, mais sans ostentation afin de ne pas attirer l'attention, se fondre dans la foule, inaperçus, inexistant, faire oublier leur teint un peu trop mat, un cheveu un peu trop noir, caractéristique des hommes d'Europe de l'est.

Ils évitaient de se regarder. Tout juste avaient-ils chacun jeté un rapide petit coup d'œil dans le wagon en montant, afin de s'assurer que les autres étaient bien à leur place. Zoran s'était même levé de son siège pour céder sa place à une vieille dame qui n'en était pas encore revenue et qui avait à peine osé le remercier de crainte qu'il ne change d'avis.

Ils avaient répété l'opération qu'ils projetaient des jours entiers, l'avaient simulée des dizaines de fois, sur diverses

lignes du métro afin d'éviter de se faire repérer par les flics, les employés du métro ou les caméras qui pullulaient. Josip restait inquiet. Il savait qu'une opération même parfaitement préparée risquait d'échouer pour un détail, une défaillance anodine, une seconde d'inattention, l'intrusion d'un importun, un policier trop entreprenant, une grève. Elles étaient si fréquentes dans le métro parisien. Et puis ils étaient tout quatre si jeune, même transformés par leur expérience de combattant en Bosnie depuis deux ans. Ces hommes auraient-ils le cran nécessaire ? Sauraient-ils se rappeler exactement tous les gestes qu'ils devraient accomplir ? Auraient-ils suffisamment d'esprit d'initiative pour adapter leur expérience de la guerre en Bosnie dans les rues parisiennes et réagir face à tout événement imprévu ? Josip ruminait ces questions avec angoisse sans pouvoir n'y apporter aucune réponse. Ils s'étaient tous entraînés de telle manière que tous leurs gestes devinssent automatiques. Chaque fois, ils avaient su surmonter leurs peurs et faire face à tous les incidents rencontrés et satisfaire leur chef, Josip, lui-même au service de Hussein, le Commandant Hussein, son frère aîné, qui lui avait demandé d'accomplir cette mission, quelques semaines plus tôt, et qui attendait quelque part au centre de la Bosnie.

Le métro souffla en parvenant à *Denfert-Rochereau*. Zoran se leva, relevant machinalement la banquette qu'un ressort aurait ramené sans son aide dans sa position verticale, accrocha son sac à dos à l'épaule et, jouant des coudes pour sortir, effleura l'épaule de son chef sans même lui décocher un regard. Il lui fallait maintenant attraper un autre métro pour se rendre à *Charles-De-Gaulle-Etoile* où il aurait à attendre et recueillir ses camarades, une fois leur propre mission achevée, au bout de la ligne *Nation-Etoile*.

Josip le suivit des yeux quelques secondes se fondre dans la foule des passants pressés de dévaler couloirs et escaliers souterrains pour échapper au claustrophobe univers métropolitain. Il reporta son regard vers le tableau situé au dessus de la porte du wagon qui schématisait la ligne du RER en indiquant stations et correspondances. Il le connaissait par cœur mais ne voulait pas s'en détacher. La vue de ce tableau le rassurait, lui évitait de penser.

Comme souvent, un SDF pénétra dans la wagon et demanda l'aumône d'une voix grave, affirmant dans l'indifférence générale des passagers qu'il ne se droguait pas, ne buvait pas, mais que lui et sa famille, deux petits enfants dont un malade, avaient subi un accident de la vie, qu'ils avaient faim et qu'ils comptaient sur leur bon cœur pour subvenir à ses besoins le temps qu'il trouve un emploi. Sa main tendue ayant circulé sans succès parmi des voyageurs désabusés, il sortit à la station suivante et changea de wagon pour répéter le maigre discours qu'il devait ânonner des dizaines de fois chaque matin et chaque soir. Certaines fois, ils étaient deux ou trois à se succéder dans une même rame, répétant inlassablement la même rengaine avec quelques variantes. Parfois, un gitan et son fils tentaient plus tristement d'arracher quelques larmes et quelques pièces en écorchant *La vie en rose* sur un vieil accordéon ou un violon mal accordé. D'autres fois encore, un véritable petit spectacle s'organisait. Un soir, un groupe de trois jeunes gens avaient bousculé Josip pour dresser un tissu pourpre entre les deux barres d'acier qui encadraient le couloir central derrière les derniers sièges du wagon et avaient fait danser un pantin au dessus du tissu tandis qu'un radio-cassette usé égrenait une musique joyeuse. Seuls les plus tristes ou les plus habitués ne s'étaient

pas déridés à ce spectacle inédit, pauvre théâtre de guignol sans guignol.

A *Saint-Michel-Notre-Dame*, Ibrahim descendit comme prévu par le plan et se mêla aux quelques personnes qui l'accompagnèrent, des étudiants pour la plupart puis à *Châtelet*, la station suivante, Morislav descendit à son tour en jetant un regard à Josip, au-revoir fugace et rassurant ou adieu chargé d'angoisse tandis que Josip souriait déjà à la pensée des félicitations que son chef de frère lui adresserait lorsqu'il lui rendrait compte de la réussite de sa mission.

Morislav marchait à pas comptés au milieu des passants pressés dans l'immense gare souterraine.

Il sortit tranquillement de la station de métro pour émerger dans la rue de Rivoli ensoleillée.

## *L'arabe du coin*

***PARIS, 6 JUIN 1995, 8 HEURES***

2. Ibrahim venait de quitter *Saint-Michel-Notre-Dame* et marchait nonchalamment en tenant la bride de son sac à dos sur l'épaule. Il remontait le boulevard Saint-Michel en direction du boulevard Saint-Germain. Devant lui, quelques étudiants s'affairaient déjà à cette heure trop matinale pour qu'il s'agisse de l'empressement de la rentrée des cours. La Sorbonne était proche, mais aussi Assas, la Faculté de droit et puis la Faculté de médecine et Jussieu, de l'autre côté de la colline du Panthéon, après les Arènes de Lutèce. Il respira l'air gris du matin qui n'était pas encore complètement saturé des vapeurs d'essence qui allaient bientôt asphyxier la ville, et entra dans un bar proche.

Il lui fallait attendre 8 heures pour accomplir la mission pour laquelle il s'entraînait depuis toutes ces semaines.

Au même moment, Morislav se dirigeait vers l'Hôtel de Ville pour se trouver à partir de 8 heures également devant la station de métro éponyme où il devait attendre et recueillir



discrètement Ibrahim, si la première partie de sa mission était réussie.

Josip leur avait répété inlassablement : le succès ou l'échec dépendait de l'exactitude du minutage, de leur nerf, de leur capacité à dépasser les imprévus.

\*

Mohamed Ben Abderamane préparait sa nouvelle journée de labeur. Après avoir tiré le rideau métallique hurlant autour de son rouleau, il retournait dans son antre sombre et la dégageait des étals à demi vides de légumes et de fruits pour les disposer de chaque côté de l'entrée. Puis il inspectait l'ensemble des présentoirs, rangeant les paquets de gâteaux, remplaçant des tablettes de chocolat manquantes, retirant les produits aux dates limites de consommation dépassées, vérifiant que les pots de bonbons étaient assez garnis, que suffisamment de boîtes de jus de fruits, de soda et de bière trônaient au frais au milieu des yaourts et du fromage. Plus tard, il recevrait quelques baguettes du boulanger voisin et s'apprêterait à affronter une nouvelle journée de sourire auprès d'une clientèle souvent pressée, pas toujours polie.

Comme beaucoup de ses collègues, il n'était pas un simple épicier. Pour tous, il était « *l'arabe du coin* », celui que les ménagères saluent le matin et méprisent le soir.

En France, il était « l'arabe » — une insulte pour un pur berbère — tout comme il était, lorsqu'il retournait au Maroc, le « *français* ». Encore cette qualification était approximative. Il était le « *français* » parce qu'il vivait à Paris. Un cousin installé à Lisbonne était pour sa famille le « *portugais* », un troisième à Amsterdam était le

« *hollandais* ». De continentalité indécise, de nationalité discutée par ceux auprès desquels il aimait vivre, il avait fini par admettre cette bancalité identitaire et mettait un point d'honneur à servir sa clientèle exigeante, parfois raciste, parfois sympathique, mais toujours pressée. Il avait vendu un précédent commerce qu'il possédait boulevard de La Villette un an auparavant pour s'installer ici, boulevard Saint-Michel, presque en face de la place Saint-Michel, au pied du Quartier Latin. Comme Monsieur Jourdain prosait sans le savoir, Monsieur Abderamane faisait du Rastignac sans se douter, en se rapprochant du cœur de Paris.

Il bénissait la rencontre avec son cousin Josip, quelques semaines plus tôt. Il devait s'agir d'un cousin à la mode de Bretagne comme disaient les parisiens, car il ne l'avait jamais vu au pays et il ne semblait pas connaître un traitre mot d'arabe. Il faudrait qu'il en parle à son père la prochaine fois qu'il partirait en vacances. « *Josip ? C'est un prénom Berbère, Turc ou Arabe ?* »

Grâce à Josip, il avait pu s'occuper vraiment de sa boutique, sans être en permanence derrière sa caisse ou à aller et venir entre le magasin et la remise. En quelques jours, la transformation avait été radicale. Il avait pu attirer ses clients par une boutique soignée et une présentation plus intelligente des produits qu'il offrait, dont de magnifiques fruits et légumes que ses clientes s'arrachaient. Josip lui également avait présenté un jeune garçon, Ibrahim pour le remplacer lorsqu'il avait dû cesser de l'aider. Josip lui avait dit qu'il venait de Turquie où il avait travaillé dans une grande surface et qu'il avait besoin d'argent après avoir fait un voyage en Yougoslavie. « Un truc humanitaire en Bosnie » lui avait-il dit. Homme simple et confiant, Mohamed n'avait pas posé

beaucoup de questions surtout que le garçon s'était avéré très efficace, peu cher et surtout non déclaré et qu'il se fichait pas mal des événements qui se déroulaient dans une Bosnie qu'il ne savait pas situer sur une carte.

Ce matin pourtant, Ibrahim était en retard. Peut-être avait-il eu des problèmes de métro. La radio n'avait-elle pas annoncé des manifestations étudiantes ce matin dans le quartier? Tant mieux, ce serait plutôt bon pour le commerce, tant que ça restait bon enfant. Tous les manifestants auraient soif ou faim à un moment ou à un autre, et plus ils étaient jeunes plus ils auraient envie des bouteilles de soda et des paquets de gâteaux du magasin de Mohamed.

« *Une bonne journée commence, finalement* ». Mohamed se frottait les mains, dans une attitude qui aurait plu aux meilleurs caricaturistes des Harpagon de tout poil.

Mohamed vit arriver Ibrahim, quelques minutes après huit heures.

— Alors Ibrahim, qu'est-ce que tu fais, ce matin?

— Excusez-moi, monsieur Mohamed, j'ai raté mon métro ce matin et j'ai loupé mon changement. Il se dirigea vers le fond du magasin, cherchant le grand tablier bleu identique à celui que Mohamed portait.

— Tu es tout excusé, fils. Il lui glissa quelques pièces dans la main.

— Tiens, va acheter *Le Figaro*. Je crois qu'il y a une manifestation d'étudiants ce matin et qu'ils doivent passer par ici. Va vérifier et si c'est le cas cours chercher quelques caisses de coca ou de tout ce que tu trouveras dans la remise. Tu les mettras au frais pour tout à l'heure quand ils auront bien soif après avoir marché et crié.

Dino « Ibrahim » prit un diable et se dirigea vers un

kiosque à journaux, un petit sourire en coin. Tout marchait à merveille. « *Bien sûr qu'il y avait une manifestation ce matin !* » Et comme il l'avait prévu, Mohamed l'envoyait à la remise chercher quelques caisses de canettes de boisson.

Sitôt hors de vue de l'échoppe, il se dirigea vers l'arrière d'une camionnette postée dans une rue perpendiculaire au boulevard Saint-Michel, près de la remise, une simple pièce au rez-de-chaussée d'un immeuble trop étroit et trop laid pour être remarqué, dans lequel le commerçant entassait ses stocks de marchandises ainsi que tout un bric-à-brac incroyable fait de présentoirs rouillés, de caisses enregistreuses en panne et de cartons en tous sens. Ibrahim ouvrit la porte de la camionnette qu'il avait garée là la veille au soir et chargea sur son diable trois cartons de sodas. Il s'assura du contenu du long carton effilé qu'il plaça au-dessus et vérifia l'heure. Huit heures vingt-cinq. C'était parfait, le minutage était excellent. Il referma la porte de la camionnette et se dirigea vers le magasin. Parvenu presque devant son entrée, il s'arrêta, faisant mine de lacer ses chaussures tout en surveillant l'autre côté de la rue.

\*

Exactement en face, une magnifique et énorme Mercedes, couleur espion foncé, attendait en double file. Son moteur en marche parfaitement silencieux. Le chauffeur, un militaire revêtu d'un uniforme étranger vert olive, surveillait ses arrières dans ses rétroviseurs, tandis qu'un autre homme, également en uniforme, se tenait debout près de la voiture.

A huit heures trente très exactement, le colonel Talic, de l'armée de Serbie, attaché militaire à l'ambassade de

Yougoslavie sortit comme d'habitude de chez lui, pour se rendre à l'ambassade, accompagné de son chauffeur et du garde du corps qui lui servait d'ordonnance à l'occasion. La ponctualité était l'une de ses principales qualités. Il calculait chacun de ses gestes, du matin au soir, en fonction de leur durée. Levé à sept heures pétantes, quels que soient le jour et le lieu, un quart d'heure pour se doucher et se raser, une demi-heure pour son petit déjeuner, un quart d'heure pour s'habiller. A huit heures précises il saisissait les journaux du matin que son ordonnance lui avait apportés. Jamais il n'aurait imaginé franchir le seuil de la porte cochère de son domicile avant ou après huit heures trente, à l'heure de sa montre chronomètre dont il vérifiait l'exactitude plusieurs fois par jour. Etrange souci d'exactitude dans une ville où le temps de trajet pouvait varier considérablement selon l'intensité de la circulation du matin. Mais tels sont les psychopathes qu'ils s'en tiennent à quelques principes intangibles et qui leur sont propres, exactement comme il traitait ses maîtresses aux tendresses tarifées : avec force et exactitude. La porte de l'immeuble était à peine entrouverte que déjà le garde se précipitait pour protéger son supérieur de son corps en plongeant la main droite dans l'entrebâillement de sa veste. Il pensait qu'il devait agir ainsi qu'il l'avait vu dans les films d'action américains, où les trafiquants de drogue sont protégés par des malabars exagérément musclés au regard et au poil noirs, habillés de costumes sombres, comme pour démontrer que le vice n'est pas étranger à la bonne tenue. Le garde lançait des regards de tous côtés, au milieu des passants qui ne les remarquaient pas ou qui s'agaçaient d'être bousculés ou de devoir modifier la ligne des pas qu'ils s'étaient fixés. Arrivés dans la voiture, le garde

claquait la portière et se glissa sur le siège avant non sans avoir jeté un dernier regard circulaire autour de lui.

C'est le moment que choisit Dino « Ibrahim » pour ouvrir le carton qu'il avait posé au dessus des autres et en sortir un long tube de bois clair, prolongé d'une boursouffure oblongue de plastique kaki, dont la symétrie était rompue par une poignée de métal noir et un viseur.

Toujours accroupi, Ibrahim saisit la poignée, ajusta l'arme à son épaule, un lance roquette antichar « RPG-7 » de l'armée ex-soviétique, puisque tel était sa dénomination, du type de ceux que les télévisions du monde entier avaient montrés dans les rues dévastées de Beyrouth, servies par des chiites ou des miliciens prosyriens qui, généralement d'ailleurs, s'en servait à toutes autres fins que de détruire des blindés.

Il visa la voiture, s'assura une dernière fois que sa cible était bien assise à l'arrière de la voiture, et appuya sur la queue de la détente de son arme.

La roquette jaillit en un court sifflement en traînant un panache de fumée blanche et heurta presque immédiatement la Mercedes qui explosa en un énorme fracas réfléchi par les hautes façades du boulevard. La voiture sembla se désintégrer dans un immense dégagement de chaleur que l'essence du réservoir contribuait à entretenir.

En un trait de temps, il ne restait presque plus rien de la voiture ni de ses occupants qui ne s'étaient pas doutés une seule seconde de l'imminence de leur fin.

Ibrahim se releva, remis l'arme dans son carton. Il tourna la tête vers le magasin. Mohamed le fixait. Incrédule. Les yeux écarquillés. La bouche béatement ouverte. Il regardait alternativement Ibrahim qui lui paraissait maintenant un étranger et les flammes de l'enfer de l'autre côté de la rue.

« *Comment quelqu'un peut-il sortir vivant de ça ?* »

Les voitures avoisinantes brûlaient également. Un pneu explosa, ajoutant encore à la panique et à la confusion. Des gens s'arrêtaient. Certains commençaient à crier et à s'agiter. Une fumée confuse et brune envahissait le boulevard. Un chauffeur de taxi stationné à quelque distance sortit de sa voiture avec un petit extincteur de voiture, minuscule pompier pour un incendie de géant, et franchissait l'obstacle de la fumée, se mit à arroser l'épave sans succès, s'éloignant vite en raison de l'immense chaleur qui se dégageait.

Ibrahim fixa Mohamed toujours médusé, incapable même de fermer la bouche béante qui lui donnait un air parfaitement idiot. Il lui fit un petit signe de la main avant de dégrafer son tablier et de se diriger vers le pont menant de l'autre côté de la Seine, vers le parvis de Notre Dame et l'Hôtel de Ville, dans l'île de la Cité toute proche. Mais aussi le Quai des Orfèvres qu'il évitait de regarder. Par superstition.

Déjà, des policiers en faction devant la Préfecture de Police arrivaient en courant, bredouillant dans leur radio portable des instructions, des demandes d'aide ou de renfort, croisant Ibrahim qui se dirigeait d'un pas tranquille dans la direction inverse, poursuivi seulement par l'odeur d'essence et de caoutchouc brûlés.

***Et de deux!***

***PARIS, 6 JUIN 1995, 9H00***

3. Ibrahim s'engouffra dans le métro à la station *Hôtel de Ville* tandis que Morislav y était parvenu quelques minutes auparavant, juste à temps pour voir et entendre que la première mission d'Ibrahim était réussie.

Sans se manifester, il attendit qu'Ibrahim fût entré dans la station sans être apparemment inquiété ni suivi. Il constatait qu'il était calme, décidé, malgré ce qu'il venait d'accomplir, sans doute trop enivré par l'adrénaline, lui offrant un courage de martyr. Morislav lui-même ressentait ces picotements dans le ventre, cette joie sourde qui innervait les muscles de tout son corps. Séparés de quelques dizaines de mètres, ils suivirent les couloirs de la station, marchant d'un pas sûr, à force d'avoir parcouru ces dédales.

Un quart d'heure plus tard, Ibrahim, discrètement suivi de Morislav, émergeait de la station *Porte Dauphine* sur l'avenue Foch. Après un rapide tour d'horizon, il se dirigea vers la rue de la Faisanderie dans laquelle, cent mètres plus loin, le drapeau yougoslave flottait tranquillement au dessus du porche de l'ambassade de la République Socialiste de



Yougoslavie, ou ce qu'il en restait. Ibrahim se contraignit à marcher d'un pas régulier, ni trop rapide ni trop lent, en s'approchant d'une voiture garée à quelques mètres. De sa poche, il actionna la télécommande de la voiture et ouvrit la portière. Il s'assit au volant, saisit une enveloppe qu'il avait dissimulée la veille sous le siège avant et qu'il glissa rapidement sous son blouson. Il en sortit un pistolet muni d'un silencieux qu'il installa sous la ceinture de son pantalon, sur sa hanche. S'assurant d'un regard dans le rétroviseur que personne ne l'observait, il ressortit. Il referma la portière, s'assura que le pistolet était bien calé et n'allait pas glisser et continua son chemin, se rapprochant de l'ambassade.

Quelques personnes marchaient d'un pas alerte, se rendant sans doute à leur bureau. Une jeune femme poussait un landau d'où pendait des sacs revêtus des signes de grandes marques de luxe. Une autre tirait un sac à provision. La grande porte cochère de l'ambassade était à moins de cinquante mètres. Aucun gendarme n'en gardait l'extérieur, mais un service de sécurité verrouillait l'entrée à l'intérieur.

Un homme portant une petite serviette noire marchait dans le sens inverse de l'autre côté de la rue. Grand, chauve et maigre, le visage émacié et musculeux, tous les os du crâne se détachaient de son visage. En même temps, de cette figure assez repoussante se dégageait un air de supériorité trahi par un minuscule sourire et un port de tête très haut, sur une cravate rouge. Arrivé presque à hauteur de l'ambassade, il traversa prudemment la rue et emprunta le même trottoir qu'Ibrahim, de l'autre côté de la porte de l'ambassade. Ibrahim mit lentement la main dans son blouson, comme s'il cherchait son portefeuille. Lorsque l'homme fut à sa hauteur, presque devant l'ambassade, Ibrahim sortit brusquement son

revolver et le brandit vers la tête de l'homme. Il tira. Deux fois. L'homme recula et tomba, les yeux ouverts, n'entendant pas la phrase qu'Ibrahim lui cria dans l'oreille déjà morte. Il lâcha le revolver dans une poubelle voisine et continua tranquillement son chemin en direction de la prochaine station de métro.

Une jeune femme qui accompagnait son fils vers une école voisine entendit un cri dans une langue qu'elle ne comprit pas et vit un homme s'écrouler. Elle s'approcha, pensant à un malaise alors que l'homme qu'elle avait entendu crier s'éloignait. Sans réfléchir, elle se pencha sur l'homme à terre, vit le sang couler à flot derrière son corps et s'évanouit. Déjà, les policiers de la sécurité de l'ambassade se dirigeaient vers eux, attirés par cette bizarre scène.

Ibrahim était déjà loin. Morislav le suivait.

\*

Josip attendait près de la station *Charles-De-Gaulle-Etoile*, dans une Renault Espace garée sur l'avenue de Breteuil, garée en double file en direction de la porte de Saint-Cloud. Ibrahim puis Morislav surgirent à leur tour, l'un après l'autre, le dernier surveillant les arrières du premier. Zoran enfin, qui devait surveiller la sécurité du chemin d'évasion des deux premiers arriva quelques minutes plus tard. Il devait se manifester à la station de métro d'un signe convenu adressé à Ibrahim et Morislav. A défaut, ceux-ci devaient poursuivre leur chemin et descendre au terminus pour rejoindre Josip en un autre point de rendez-vous. Josip démarra et se dirigea vers Palaiseau où ils changèrent de voiture. Durant tout le chemin, les trois garçons racontèrent leurs exploits avec force

détails, Ibrahim encore très énervé par l'intensité de l'action qu'il venait de vivre et la violence qu'il avait déclenchée.

Josip étaient intensément satisfait. Il les félicita et tous se congratulèrent en riant et en se donnant de grandes tapes amicales et joyeuses sur l'épaule. Ils purent rejoindre les quartiers nords de la banlieue parisienne, par un détour vers le sud de Paris, en espérant déjouer d'éventuels suiveurs particulièrement discrets, vers ses quartiers désertés par les français de souche au profit des communautés émigrées, maghrébines et africaines. La banlieue, la vraie. Un désert de béton. Avec ses indigènes, qui surgissaient de nulle part, comme dans les véritables déserts. Avec ses règles, fondées sur le besoin de survie, sur la solitude, sur quelques éclaircies tribales de solidarité, avec ses violences discrètes. Dans l'inconscient collectif du reste de la population, ces endroits dans lesquels la police n'entrait plus étaient réservés aux gangs et aux trafiquants de drogue, prêts à inonder de mort blanche tous les collèges et lycées de Paris et sa ceinture. Josip profitait d'une autre triste réalité, celle d'hommes sans travail, sans racine, sans considération, sans honneur et livrés à eux mêmes. Parfois récupérés par le discours brillant, encourageant et enflammé de quelque imam fou de rage et de haine, invoquant une nouvelle Internationale pour justifier une prochaine terreur contre les innocents. Prêts à lancer ses ouailles contre une France jugée responsable de tous leurs maux et qui les avait pourtant accueillis, qui les nourrissait et souvent les protégeait. Leurs enfants eux-mêmes étaient recrutés pour le plus grand profit de réseaux clandestins qui commençaient à se structurer, camouflant parfois sous des dehors religieux et intransigeants, des crimes aux bénéfiques immédiats et colossaux. Il suffisait de se promener dans ces

quartiers pour se rendre compte de l'état d'esprit qui devait y régner. De grandes barres pouvant loger plusieurs centaines de foyers, plusieurs milliers de personnes, se suivaient en une gigantesque chenille triste au pied desquelles des parkings remplis de voitures pauvres et de carcasses parfois incendiées servaient de parcours d'éveil à des enfants livrés à eux-mêmes, à la rue, à la loi de la force. Des quelques rares bacs à sables qui avaient jadis été aménagés, il ne restait plus que les poteaux rouillés de ce qui avait été ici une balançoire, là un manège. Des arbres ridicules et grillagés témoignaient de la jeunesse de la prise en compte collective de la détresse de ces quartiers et rendaient compte a contrario de l'indifférence dans laquelle ils avaient été tenus pendant des années. Josip et ses amis se ruèrent dans un appartement qu'un cinquième bosniaque louait depuis plusieurs mois en profitant des réseaux islamistes souterrains du quartier dont il avait appris l'existence d'un jeune français d'origine algérienne qui les avaient rejoints en Bosnie.

Ils connectèrent un ordinateur portable sur Internet par la ligne téléphonique et envoyèrent rapidement un message discret pour le cas très improbable où il serait intercepté : « *Cher Hussein, les deux oncles de nos voisins sont décédés récemment et brutalement. Tous nos cousins vont bien. Ton frère Josip qui t'embrasse* ».

Ils se changèrent, récupérèrent des bagages déjà prêts, vérifièrent que leur poche contenait bien un billet d'avion pour la Turquie d'où ils pourraient repartir vers la Bosnie, et s'évanouirent définitivement du paysage policier français.

*Heures sup.*

***PARIS, 6 JUIN 1995, 5H00***

4. Quelques heures plus tôt, ignorant le drame qui allait se jouer à quelques centaines de mètres, le capitaine Jacques Lemercier achevait la lecture du rapport et des documents sur lesquels il travaillait depuis près de trente-six heures d'affilée, à peine interrompues pour prendre quelques forces. Il jeta un œil à sa montre au moment où sonnèrent les cinq coups de la vieille pendule qui trônait sur le bord de son bureau et s'étira longuement. Il s'arracha difficilement de son fauteuil, engourdi par les longues heures passées derrière son bureau, abruti par les reflets de l'écran de l'ordinateur qui le veillait. Il secoua son adjoint et ami Rahya qui lui faisait face et qui paraissait sur le point de s'assoupir.

— Putain, il est cinq heures ! On aura à peine deux petites heures de sommeil si on ne dépêche pas. Elles valent cher.

— Hmm, répondit son ami. J'en peux plus.

Lemercier éteignit la lumière en jetant un dernier coup d'œil machinal à la pièce qu'il s'apprêtait à quitter, comme pour s'assurer qu'il n'oubliait rien, laissant comme toujours son bureau aussi encombré qu'il l'avait trouvé en entrant.

Le gros dossier rouge qui rassemblait ses documents était resté ouvert. Il tenait en un équilibre précaire sur le piédestal dressé par deux ou trois autres, autant de couches successives de travaux plus anciens. Des papiers en tout genre traînaient au milieu, en un capharnaüm indescriptible. Il semblait s'en accommoder, prétendant même que lorsque quelqu'un dérangeait son tas, comme il l'appelait, il ne retrouvait plus rien. Sans considération ni regret, il se précipita vers l'escalier, suivi de son compagnon trébuchant.

Les pas des deux hommes sur les planches du parquet des marches parfaitement cirées de l'étage et de l'escalier résonnaient comme un appel mérité au repos. A sa moitié, l'escalier se divisait sur un faux palier. Ses deux parties contournaient largement la colonne centrale formée par un vieil ascenseur ajouté au début des années 1900, puis s'affalaient au rez-de-chaussée en deux belles courbes qui se rejoignaient sur les carreaux de granit rose de Bourgogne du large hall aéré qui faisait office de salon d'accueil et de contrôle des entrées et sorties, entre deux belles colonnes de marbre rouge du Languedoc.

Jacques choisit l'escalier de droite et salua le gendarme de garde assis près de l'entrée, au pied des marches.

— Bonsoir Georges. Bonjour plutôt.

— B'jour, répondit le garde-chiourme d'une voix engourdie, à peine réveillée ou encore endormie. Il souleva son képi d'un geste gourde, dévoilant des yeux inertes. Emportée par l'élan, sa tête se renversa pour s'affaler sur le dossier de la chaise. Accueillante, généreuse. Modeste Morphée prête à accueillir le sommeil de l'injuste.

Les deux hommes dépassèrent la guérite et franchirent le seuil de l'énorme porte cochère que barraient les deux

panneaux d'une lourde porte de chêne teintée d'un vert sombre et que gardait un ange joufflu soufflant dans une corne, bas-relief incongru juché dans un cercle de pierre aménagé sur le fronton de la porte.

Ils saluèrent les deux gardes armés et eux, bien éveillés, deux gendarmes de la garde républicaine parés de leurs attributs de parade ordinaire, les revers rouges de leur vareuse accrochés à deux boutons dorés sur le côté, formant deux triangles écarlates se détachant sur le fond noir et bleu foncé du reste de l'uniforme grêlé de dorures et des médailles ornant leur poitrine. Lemer cier avait suggéré que les gardes soient ainsi vêtus, plutôt qu'habillés en treillis, comme si le bâtiment, voisin du ministère de la Défense, abritait une antenne d'un ministère, vérifiant l'inscription sur la plaque de cuivre de la rue Saint-Dominique annonçant « services de communication du Ministère de la Défense Nationale » : l'espionnage est un mode de communication comme un autre, et les services de la DGSE disposaient de plusieurs bureaux dans Paris, outre la caserne Mortier.

\*

La fin du printemps commençait de se faire déjà sentir. Les petits matins avaient adopté l'heure d'été sans avoir attendu l'ordre officiel retranchant une heure de sommeil, un week-end d'avril. Les rues échangeaient plus tôt l'ombre grise commune à toutes les rues du monde contre les couleurs ou les lumières qui faisaient leur originalité. Les étals étaient toujours découverts à la même heure, Quelques rideaux de fer se soulevaient, crissant bruyamment en un cri strident qui rappelait le bruit d'une craie bon marché sur un tableau noir,

le boulanger saluait son voisin d'un bar matinal même s'ils ne faisaient que se deviner à travers les rais de lumière qui cherchaient à percer la nuit du fond d'une échoppe vers l'entrée d'une autre. D'une boutique à une autre et, bientôt, d'une rue, d'un quartier à un autre, tous jusqu'au complet lever du jour célébraient la vie urbaine renaissante. Quel que soit le moment de l'année, cinq heures du matin était une heure matinale pour la plupart des français.

Pour nombre de parisiens, c'était bien moins vrai. *Métro, boulot, dodo*, l'un des brocards préférés des soixante-huitards, l'exemple honni à ne pas suivre, ne l'avait jamais autant été. Tous ceux qui travaillaient de bonne heure et qui n'habitaient pas à proximité de leur lieu de travail se levaient tôt et croisaient parfois ceux qui rentraient se coucher, jeunesse dorée sortant des boîtes de nuit à la mode après avoir passé la nuit à boire, à danser.

Lemercier observait la voiture arrêtée au feu rouge au beau milieu de la rue. Une très belle voiture de sport. Anglaise, décapotable et décapotée. Les deux garçons, cheveux aux vents du matin, embrassaient leur compagne à pleine bouche en riant, dans le vacarme d'une radio crachant de la musique pour sourd, pour ne se déshabituer que lentement de l'ambiance sursonorisée de leur nuit agitée. Elles leur rendaient volontiers leurs baisers, leur rire, sans jeter un seul coup d'œil au monde qui les entourait, se rendant maintenant vers d'autres jeux.

Rahya soupira en passant devant la bouche de la station de métro. Ils avaient travaillé toute la nuit pour préparer une réunion prévue ce matin, au ministère de l'intérieur. Ils pourraient dormir deux maigres heures, avant une bonne douche. Puis ils boiraient un gigantesque café qui les



tiendraient peut-être éveillés. Ils avaient décidé de rentrer à pied. Plutôt que de prendre le métro, pas très discret. Signe de l'évolution des mœurs, croiser deux militaires dont un capitaine de l'armée française en uniforme dans le métro n'était plus ordinaire. Non qu'ils craignaient de rencontrer les quelques petites frappes qui hantaient souvent les rames ou les couloirs du métro à cette heure ; ceux-là trouveraient à qui parler. Mais ni Lemercier ni Rahya n'avaient envie de servir de point focal pour toutes les personnes qu'ils auraient à croiser, ce qui ne manquait jamais de se produire. Le spectacle attendrait.

Lorsqu'ils rentraient à pied, Rahya et Lemercier empruntaient les plus beaux espaces de Paris : la rue Saint Dominique en sortant, pour retrouver la rue de Constantine qui poursuivait le boulevard des Invalides, traverser la place des Invalides, rejoindre le boulevard La Tour Montparnasse et se retrouver devant l'Ecole militaire. De là, suivre le boulevard de La Motte Picquet pour rejoindre leur appartement sur le Champ de Mars. Ils profitaient ainsi des grands dégagements des chemins qu'ils empruntaient habituellement. Ceux-ci leur donnaient une impression d'air pur vite démentie par quelque fumée noire s'échappant du pot d'échappement d'une voiture au moteur mal réglé ou trop vieux. Lemercier ne se lassait pas de parcourir ces riches quartiers engourdis par le silence que procurent la masse et l'ombre des arbres centenaires plantés sur des places que leurs architectes n'avaient pas eu besoin de conquérir sur les habitations de jadis. Lemercier songeait à une publicité, « *Et si le vrai luxe, c'était l'Espace ?* », comme si, ce qui était d'ailleurs probable, ses auteurs vivaient dans ces quartiers. Rahya préférait longer la longue Esplanade des Invalides et la

façade de l'ancien hôpital construit pour les blessés des meurtrières mais glorieuses campagnes militaires de Louis XIV.

Tournant la tête, dépassant les hôtels particuliers, il ne pouvait s'empêcher de rêver. Un appartement lui faisait plus particulièrement envie tellement le plaisir d'y habiter se devinait à contempler la terrasse surplombée d'une poutre ellipsoïdale ombrée par une tenture rouge. La journée, toute la vue devait y être absorbée par les pelouses sur lesquelles se vautraient quelques rêveurs ou jouaient quelques enfants, à côté des parties de foot endiablées qui se disputaient lorsqu'il faisait beau. Plus loin, les trompettes d'or et les colonnes du pont Alexandre III masquaient une vue superbe sur le Grand Palais. Un aussi grand espace contrastait avec l'habituel enchevêtrement d'avenues, rues, ruelles de Paris qu'encombraient des nuées de véhicules.

Rahya emboîtait son pas, comme d'habitude, comme il se doit, témoin muet de ses aventures. Comme il se doit... Une telle évidence aurait surpris et, à vrai dire, surprendrait encore. Il n'y avait guère que les deux compères qui savaient tout le sel de la situation dans laquelle ils se trouvaient et à laquelle ils donnaient toute l'apparence de la réalité.

### *Engagé volontaire*

5. Rahya n'était pas son véritable nom. Il se nommait Louis-Philippe Rahyadjalahda. Mais Rahya et Lemercier, pour en avoir fait l'un comme l'autre l'expérience, étaient convenus que ce vrai nom était imprononçable pour un gosier français, inaudible pour une oreille occidentale. Aussi, avaient-ils trouvé que Rahya était un habile et honorable compromis linguistique. D'autant que l'exotisme suggéré du patronyme était chassé par le classicisme voire le conservatisme des prénoms choisis par son père. Lui-même s'appelait Louis-Napoléon et son père Louis, et le père de son père Henri. Tous les garçons de sa famille avaient un prénom français et si possible un prénom royal ou impérial ou, parfois, celui du colonel ou du capitaine de leur propre père. De façon à rassurer tous les curieux et préserver une fidélité à la France, ce pays lointain et merveilleux. Rahya, donc. Et c'était ainsi depuis près de dix ans. Depuis les dix ans de leur amitié.

Lemercier avait alors vingt et un ans. Jeune aspirant entré depuis peu à Saint-Cyr ; il entamait sa première année dans la

prestigieuse école d'officier par une formation militaire en régiment. Intelligent, sportif, évidemment doué pour la chose militaire, il avait achevé sa formation initiale parmi les tous premiers de sa promotion. Il avait alors pu choisir le régiment de ses vœux et avait opté pour le 6ème Régiment parachutiste d'infanterie de marine, basé à Mont-de-Marsan.

Rahya, jeune, pauvre, vivant à Pondichéry, l'un des anciens comptoirs français situé sur la côte sud-est de l'Inde, avait profité de cette tradition de l'armée coloniale française qui, alors qu'elle recherchait des jeunes soldats pour ses nombreuses aventures militaires, permettait aux jeunes habitants des comptoirs français de s'engager dans l'armée française, dans la « coloniale », avec pour perspective de mourir pour la France ou de revenir au pays bourré d'images du monde entier et riche de quelques dizaines de milliers de francs voire de devenir français eux-mêmes. On les appelait les « pondiches », par affection sans doute et pour que perdure cette belle tradition. Comme son père, son frère aîné, et les pères de ses pères, il avait lui aussi suivi la voie tracée par beaucoup des hommes de sa famille et de sa ville natale.

Son père lui avait un peu forcé la main. A cette époque, Rahya s'était spécialisé dans le cambriolage des belles maisons des hauteurs de Pondichéry. Il était connu parmi les jeunes de son quartier comme le roi de la serrure et des systèmes d'alarme. Un jour l'aventure avait mal tourné.

Au poste de police dans lequel ils avaient été conduits, le chef de la police avait sursauté en entendant le nom de Rahya. Et pour cause, il avait servi dans le même régiment français que son père. Il lui avait aussitôt téléphoné et ensemble, ils s'étaient arrangés pour que Rahya fût omis du procès-verbal. Son père et le policier avaient alors exigé du

jeune homme qu'il s'exilât en France, afin de se voir offrir une nouvelle chance. Il valait mieux, pensaient-ils avec quelque raison, passer cinq ans sous l'uniforme français que moisir dans les geôles indiennes en attendant d'être jugé et de subir une peine du double.

Jeune engagé « volontaire », on lui avait demandé s'il voulait rejoindre une unité parachutiste. Comme son grand-père avait servi dans un commando de SAS formé par les anglais pendant la deuxième guerre mondiale, son père avait trouvé que c'était un bon moyen de lui rendre hommage et avait accepté à la place de son fils. Rahya fut ainsi affecté au 6ème RPIMa. Il avait alors simplement croisé Lemercier qui était un jeune aspirant, mais l'avait retrouvé trois ans plus tard. Rahya était devenu caporal-chef, Lemercier, lieutenant, sorti de Saint-Cyr et de l'Ecole d'application de l'infanterie.

Quelques mois plus tard, le régiment était en alerte « Guépard », une de ces alertes routinières qui imposent pendant à tous les membres d'une compagnie du régiment ou du régiment tout entier de se tenir à la disposition immédiate du commandement de la Force d'action rapide. Hommes, armes, véhicules et bagages prêts au départ, pour une intervention outre-mer, en Afrique le plus souvent ou partout ailleurs dans le monde. Le commandant de la compagnie de Rahya reçut l'ordre de se rendre à Beyrouth où l'on craignait un regain de violence entre factions islamiques rivales. L'ambassade de France risquait une nouvelle fois d'en faire les frais. Il s'agissait de soutenir deux compagnies d'un autre régiment qui stationnaient là depuis plusieurs mois.

Un jeune chiite avait, quelques heures auparavant, attaqué un poste français à la grenade avant de se faire tuer en se jetant contre les chevaux de frise qui protégeaient l'entrée. Il

était mort sans même pouvoir espérer approcher quiconque, non sans hurler le nom de Dieu qui, à n'en pas douter, devait fermer ou hausser les yeux face à tant de haine avant, miséricordieux, de recueillir son âme. Les âmes, il faut l'espérer, ne haïssent plus.

Le chef de la section de Rahya étant indisponible, le colonel demanda à Lemercier d'assurer l'intérim. Il accepta évidemment. Tout ce qui lui permettait d'échapper à la routine de l'entraînement de caserne était le bienvenu, d'autant que les aventures véritablement militaires étaient rares : le Liban, le Tchad, outre une affectation outre-mer, était à peu près tout ce que les militaires pouvaient se voir offrir depuis plus de vingt ans. Lemercier n'était ni un va-t-en guerre ni un héros romantique, mais il avait choisi le métier des armes pour cet esprit d'aventure qui leur manquait cruellement.

Aucun des deux hommes n'étaient programmés pour se rencontrer ou tisser des liens, l'un rescapé de la pauvreté indienne et l'autre, banal fils de fonctionnaire qui avait choisi une carrière surannée, réussit le concours d'entrée à Saint-Cyr, mythe déclassé de la culture aristocratique puis bourgeoise du XIX<sup>ème</sup> siècle. A l'époque, on sortait de Saint-Cyr avec deux chevaux et une ordonnance ; aujourd'hui avec une solde permettant tout juste d'acquérir une voiture neuve, se plaisait-il à répéter.

Cette rencontre impossible se réalisa pourtant, grâce à un catalyseur terrible, la peur de mourir.

Un soir, dans Beyrouth, Lemercier circulait dans la zone tampon entre les factions chrétiennes et chiites, pas très loin de la Résidence des Pins, siège de l'ambassade de France. Rahya le suivait à quelque distance dans un autre véhicule.

Soudain une fusillade. Des cris. Le chauffeur de Lemercier

s'écroula sur son volant et bascula sur le côté, le corps criblé de balles, pendant le long de la voiture. Lemercier s'était jeté sur son fusil d'assaut, cherchant l'origine des coups de feu. Un hurlement en arabe. Il se retourna brusquement. Deux hommes lui bourrèrent les côtes avec leur fusil, le visage masqué par le foulard révélant leur origine : des palestiniens. Le sang de Lemercier se glaça en un instant, il se releva, vérifia s'il restait une possibilité pour s'échapper, se rendit compte qu'il était pris, commença à lever les bras, jeta un œil vers son chauffeur abattu. Il tenta de faire un geste en sa direction mais l'un des palestiniens lui enfonça son fusil dans les reins. Relevant la tête, il vit un soldat se déplacer doucement dans la rue. Un soldat français. « *Bon sang qu'est-ce qu'il fout, il va se faire flinguer* », songea Lemercier. « *Barre-toi bordel !* » eut-il envie de hurler, espérant communiquer par télépathie. Mais Rahya ne communiquait pas, il rampait. Discrètement. Jouant des coudes sur les gravas nombreux, son treillis ocre de poussière. Il s'approchait doucement. Lemercier fit mine de s'écrouler, justifiant un nouveau coup de crosse et quelques hurlements des deux palestiniens qui commençaient à s'impatienter. Soudain, de nouveaux coups de feu. Brefs. Secs, Deux rafales de trois coups. L'un des palestiniens s'affala sur Lemercier, une série de balles en plein visage, qui n'était plus qu'une bouillie. Il se dégagea d'un geste. L'autre roula à terre, la rafale lui ayant déchiré le ventre. Rahya s'approcha. « *Mon lieutenant, mon lieutenant !* » cria-t-il en courant vers Lemercier, oubliant toute prudence.

— Attention ! hurla Lemercier. Il ramassa la Kalachnikov de l'un de ses agresseurs, épaula et tira une longue rafale meurtrière vers le coin d'une rue d'où surgissait un troisième

homme.

— Merci, mon lieutenant, vous m’avez sauvé la vie.

— Non mais tu plaisantes mon gars ? rit Lemercier en prenant dans ses bras ce jeune soldat, pleurant de joie et de peur, tandis que des soldats français qui le suivaient, surgissaient maintenant de toute part pour sécuriser la zone. Lemercier n’en revenait pas d’être vivant. Rahya n’en revenait pas de se sentir utile et peut-être enfin, aimé.

« Non mais, vraiment, tu plaisantes, mon gars ! » répéta Lemercier, d’un ton finalement mal assuré.

\*

Rahya n’était plus militaire depuis longtemps. Officiellement du moins, depuis presque six ans. Son contrat d’engagé volontaire avec l’armée avait pris fin quelques mois après son retour en France du séjour au Liban, ce séjour qui avait définitivement scellé son amitié avec Lemercier. Ayant cependant été promu sergent et décoré de la médaille militaire pour l’exploit du sauvetage de Lemercier, il avait été naturalisé, ipso facto. Français, mais civil, après avoir été militaire, mais Indien. Au-delà de ce changement de taille, un autre obstacle se dressait. Malgré sa fidélité, Rahya ne pouvait guère suivre Lemercier partout. Le monde était vaste. Lemercier était toujours officier de l’armée française, dans une arme remuante qui plus est, et il ne pouvait lui imposer de renoncer à son métier, son ambition, et cette forme d’engagement moral que seuls les militaires peuvent mesurer. Ils avaient alors décidé de faire comme si Rahya était toujours soldat. C’était une idée assez stupide surtout s’il s’agissait de la faire accepter par les autres, et notamment de



l'administration militaire. Rahya aurait dû être rayé de la liste des cadres si Jacques n'avait réussi à convaincre le chef du personnel, un vieux capitaine qui avait connu tous les combats depuis l'Indochine et qui voyait dans les jeunes soldats un peu de son fils tué en Algérie. Il n'avait pas ôté sa fiche de son porte-fiches et Rahya était militairement ressuscité par ce miracle administratif. Il n'était plus rémunéré, mais cela n'avait aucune importance. Seule son existence administrative comptait puisqu'elle lui permettait de suivre son ami Jacques Lemercier. Depuis il lui servait officiellement et indifféremment de chauffeur, de secrétaire, d'adjoint, d'ordonnance ou de copain de promotion, selon les circonstances.

Ils ne se quittaient plus. Lemercier avait appris à estimer Rahya malgré leurs différences. Il se rendait compte qu'il avait toujours vécu comme un privilégié alors même qu'il aurait juré le contraire en d'autres situations. Il n'avait jamais roulé sur l'or, même s'il avait le sentiment de ne manquer de rien. Il n'avait pu manquer, par ses parents, d'effleurer la réalité d'un monde qui lui échappait, celui de la bourgeoisie de province, avec ses rites, ses codes, ses richesses, réelles ou prétendues, il l'avait côtoyée à l'école puis au Lycée. A Saint-Cyr, comme dans l'école préparatoire qui l'avait précédée, il avait encore découvert un autre monde, celui des générations de militaires, de l'aristocratie. Il avait formé une chambrée avec un comte et un marquis aux noms particuliers, à la vie plus simple que celle du fils des voisins de ses parents, bouchers de leur état. Il avait croisé des fils de paysans, d'ouvrier, d'employés, il avait travaillé des étés entiers pour financer ses loisirs, mais rien de l'avait préparé au choc culturel de sa rencontre avec Rahya. Il avait puisé dans

l'expérience de vie de ce dernier une force qui lui permettait de remettre en cause ses certitudes. Rahya était un garçon intelligent, qui avait appris à lire et écrire, et qui ne cessait de lire à peu près tout ce qui lui tombait sous la main.

Chaque fois que Lemercier partait en opération, les deux compères faisaient vraiment ce qu'ils voulaient. Pour éviter toute question, Rahya se faisait passer le plus souvent pour un jeune officier, lieutenant ou sous-lieutenant. Un officier, même subalterne, fait taire les éventuelles questions bien plus efficacement qu'un sergent.

Rahya aurait voulu que son père et son grand-père puissent le voir dans ces moments-là. Qu'ils puissent contempler leur fils, un petit pondichérien, était appelé « *mon lieutenant* » par des français et salué réglementairement. Dans sa famille, on avait toujours eu le sens de cette forme de tradition militaire. Mais pour eux, l'expérience était du côté du salueur, pas du salué.

La couleur de sa peau ne posait pas trop de difficulté. Dans la famille, ils étaient naturellement de teint clair. Sans doute, comme le lui racontait son grand-père, parce que leurs aïeules prenaient l'habitude de se distraire avec les marins et les coloniaux qui traînaient dans le port de Pondichéry. Par atavisme probablement. Ou bien par exotisme. A force d'écouter les récits des guerriers rentrés au pays. Quand ils rentraient.

Au pire, il avait l'air hâlé du cadre revenu d'une semaine de vacances insipides aux antipodes ou du retour plus sportif d'un séjour à la montagne. Il arborait en permanence un bronzage acquis sous les tropiques ou sous les portiques des télésièges.

Au mieux, il pouvait passer pour un méditerranéen

ténébreux. Sourcils épais, teint légèrement mat, poil noir et dru, yeux sombres. Personne ne posait de question de toute façon.

\*

Lorsque Lemercier et Rahya rentrèrent en France après leur séjour au Liban, Lemercier était marié à Mathilde, brillante avocate d'affaires qui gagnait de l'argent pour cinquante, au moins. Soit largement pour eux deux. Ce qui était à Rahya était à lui. Et réciproquement. La différence était que Lemercier y incluait les revenus de sa femme. Elle n'avait d'ailleurs pas beaucoup le choix. Ils avaient aménagé une partie de leur grand appartement en studio pour Rahya. Lemercier avait forcé la main de Mathilde.

Mathilde était partie moins d'un an plus tard. Lemercier avait mis beaucoup de temps à se faire à cette idée, ruminant un échec dont il s'attribuait les causes principales. Personne dans sa famille n'avait jamais été divorcé. Le divorce était pour lui comme une de ses maladies compliquées dont on ne mesure ni les dangers ni les conséquences. Une sorte de malaria, sans doute terrible, mais tellement lointaine. Mathilde ne supportait plus les incessants déplacements de Lemercier dont elle ne pouvait avoir connaissance qu'alors qu'il était déjà à l'autre bout du monde. Et encore ne savait-elle jamais vraiment où il était. « Ce sont les contraintes de mon métier », plaidait-il maladroitement.

Plaider ? Face à une telle avocate ? Finalement, elle avait claqué la porte. Un jour après son départ pour une mission en Afrique. Au Congo. Ou au Tchad. Il ne savait même plus. Ce départ précipité avait presque coïncidé avec leurs vacances.

Des vacances en Amérique du Sud. Trois semaines dans la Cordillère des Andes, seuls, qu'elle préparait depuis des mois. Il avait eu beau lui dire que cela ne remettait en cause qu'une partie de leur vacances. Elle était partie.

Il ne lui restait plus que des images, souvent fugaces. Photos, vêtements tristement accrochés dans une penderie, babioles diverses, rêves non consommés, bruits de pas inexistantes, tous ces gestes communs qui manquaient quand, attendus, ils ne survenaient plus. Et l'appartement. Elle le lui avait laissé alors même qu'il aurait bien été incapable d'en payer un dixième. Peut-être voulait-elle lui signifier ainsi qu'elle demeurait prête à revenir. Il se plaisait à le croire. Elle se moquait bien des questions d'argent. Elle en avait tellement. Rahya le lui répétait pour éviter qu'il ne sombre parfois dans une de ces petites déprimés qui le laissaient sans réaction pendant quelques jours. Il restait des regrets aussi, tenant à toutes ses absences, quelques coups de gueule infondés qui le hantaient et le minaient comme s'il avait été un ignoble mari. Il devait exagérer les mauvais moments, quelques soirées entre mecs trop arrosés, des matchs de foot qui commencent par un apéro vers dix-huit heures et finissent à trois heures du matin, avec un monceau de bouteilles vides et de cigarettes écrasées débordant des cendriers. Sans compter les ronflements qui en résultent. Lemercier avait cherché à lui rendre son appartement. Mais elle n'avait pas voulu en entendre parler.

— Il est à nous deux mon cher Jacques, disait-elle à chaque fois. Nous sommes mariés sous le régime de la communauté, je te le rappelle.

Ils parlaient parfois divorce comme si ce mot leur était étranger. Et ils passaient à un autre sujet.

Si matériellement son quotidien était assuré, sentimentalement, c'était autre chose. Depuis que Mathilde l'avait quitté, Lemercier ne regardait pas vraiment les femmes et sortait trop peu. Juste quelques soirées, des rencontres d'une nuit. « Pour l'hygiène au moins » disait Rahya. Était-ce dans la crainte de commettre un véritable adultère qu'il ne poursuivait aucune de ces nuits ? Il y avait belle lurette que le terme même ne faisait plus peur à personne. Pas même aux juges. Mais il ne voulait pas prendre le risque qu'un divorce pour faute soit prononcé alors qu'il s'estimait moralement responsable de son départ. « Non mais, sans déconner, tu crois qu'elle se gêne ? » lui opposait Rahya. Lui était-elle fidèle ? Il en doutait mais elle en était bien capable, après tout.

Après presque un an de séparation, voulait-il encore la retrouver ? L'enchantement était rompu. Ils n'avaient pas d'enfants. Juste des souvenirs. Il s'étaient revus plusieurs fois. Il l'avait invitée à dîner. La première fois, ils s'étaient retrouvés dans une chambre de l'hôtel qui était situé à côté du restaurant. Le matin, elle était partie. Sans le réveiller. Elle ne l'avait pas rappelé. Il avait attendu. Presque un mois. Et elle l'avait engueulé d'avoir ainsi tardé.

Quelques semaines plus tôt, il l'avait appelée. Cela avait été comme d'habitude.

— Salut. Toujours militaire ?

— Toujours. Que fais-tu demain soir ? Si nous allions dîner.

— Désolée, j'ai un repas d'affaires. Toute une semaine d'affaires d'ailleurs. Je travaille sur une méga fusion internationale. Je peux pas t'en parler, c'est côté en bourse, à Paris, Milan et New York, tu comprends.

— Finalement, tu es une sorte de militaire ou de mercenaire, à ta façon. Avec des missions, des secrets, des armes, des plans d’actions, des cibles, des stratégies...

— Non, je t’arrête tout de suite. Moi, je peux tout arrêter du jour au lendemain.

— Mais tu ne le fais pas.

— Toi non plus.

— Ecoute, on ne va pas recommencer. J’ai fait Saint-Cyr, j’ai obtenu une place enviée dans l’Infanterie de Marine et j’ai décroché un poste dans l’un des meilleurs régiments de France. Et maintenant je travaille pour un service qui fait rêver tous les petits garçons.

— Oui, mais voilà, tu es un grand garçon maintenant.

— Cette discussion, nous l’avons déjà eue cent fois. Elle ne nous mène nulle part.

— Nulle part. Tu l’as dit. Je te rappelle. Salut.

— Salut. Je pense à toi.

« *Merde* ». Deux ans de prépa dans un collège militaire, trois ans à Saint-Cyr, un an d’école d’application à Montpellier, lieutenant au 6ème RPIMa puis capitaine et maintenant affecté à un « autre service », comme on disait entre gens du métier. Fallait-il gâcher tout ce temps, tout ce boulot, toute cette expérience ? Devait-il tout plaquer et satisfaire les désirs de Mathilde, donc retrouver Mathilde ? Difficile d’admettre que ce petit jeu pervers était devenu ridicule, d’admettre et de faire admettre que leur rupture était définitive, accepter la vie qu’il s’était choisie, d’autres femmes ? Il se savait plutôt pas mal, grand, élancé, musclé par des années de course à pied et de sport en tout genre. Il plaisait aux femmes. Aucun doute là dessus. Un regard bleu pointu, des cheveux blonds coupés très court, son allure

sportive et décidée attiraient leur regard. Rahya disposait également de quelques atouts et pouvait estimer concurrencer son ami. Ils étaient même assez complémentaires. Le grand blond élancé et le beau brun ténébreux, comme les décrivait Mathilde autrefois.

Il y avait bien d'autres alternatives que Mathilde ou son boulot. Il savait pertinemment qu'il n'y avait aucun avenir dans l'armée française. Du passé tout cela. Avec ses gloires, ses grandeurs, ses médiocrités, ses ombres. Il assumait, revendiquait cet héritage, mais savait parfaitement que l'héritage avait été bouffé par ses aînés. La France n'était plus cette nation engagée dans le monde, une nation militaire qui comptait. L'armée française était devenue une administration comme une autre, avec ses fonctionnaires. Allait-il quitter cette armée comme tant d'autres, travailler dans une boîte de sécurité, monter la sienne ? Plus tard. Peut-être.

En attendant, ils avaient aménagé l'appartement de telle manière que chacun puisse bénéficier d'une certaine intimité tout en développant ce qu'ils appelaient les « services communs », cuisine, salon, toilettes, salles de bains, courses, ménage, etc. Ils avaient stérilisé leur vie de célibataire, et le savaient, même s'ils se doutaient qu'ils faudrait bien grandir un jour. Peut-être. Plus tard.

### *Colloques singuliers*

#### *PARIS, DEBUT MAI 1995*

6. Le mois précédent, Rahya et Lemerrier s'étaient rendus à un colloque organisé par un organisme universitaire au nom compliqué, centre de recherche en histoire contemporaine d'Europe centrale et de l'Est de la fac des lettres de La Sorbonne et qui avait pour thème « *Quelle Europe d'hier pour quelle Europe demain ?* ». Le ministère de la défense avait souhaité que Lemerrier se rende à ce colloque dans le but de préparer un rapport sur l'évolution politique et militaire des pays d'Europe centrale, en pleine effervescence après les événements de Slovénie, le siège de Vukovar de 1991 et les développements de la guerre civile en Bosnie depuis 1992 dont l'intensité n'avait pas décliné jusqu'à ce début 1995.

L'état-major français, branché sur celui de l'OTAN, craignait maintenant un embrasement généralisé dans la région des Balkans. Les divers plans de paix successifs



établis par le duo Vance-Owen cherchaient avant tout à éviter le dépassement du conflit hors des frontières de l'ex-Yougoslavie sans ignorer le choc majeur de civilisation, comme pour illustrer le livre que Samuel Huntington venait de publier, que posait la question musulmane au centre de l'Europe aux confins des mondes orthodoxes et occidentaux.

Lemercier renâclait à réaliser ce travail. Encore un rapport qui allait s'ajouter à la masse de ceux déjà rédigés par des centaines d'officiers de tout poil, de parlementaires, d'universitaires, de journalistes et qui s'entassaient quelque part, nul ne savait où.

Il avait prévu de se rendre à ce colloque avec de Rahya, toujours aussi avide de connaissances. Rahya s'interrogeait à présent sur l'empressement de Lemercier.

— Je ne comprends pas. D'habitude, tu hurles si on t'impose ce genre d'obligation. Et là on dirait que tu as hâte d'y être. Ne me dis pas que tu t'intéresses au sujet, ni que tu souhaites peaufiner ton rapport. Qu'est-ce que tu caches?

— Mais rien du tout, mon vieux. Super journée, non? répondit Lemercier en ajustant sa cravate et en insérant dans sa chaîne Hi-fi le *Capriccio espagnol* de Rimski-Korsakov.

— Ecoute au lieu de râler. Tu te souviens, nous sommes allés l'écouter salle Pleyel l'an dernier. Pom, popopom, popom...

— Non mais tu te fous de moi ! Rimski-Korsakov, super journée ! C'est quoi ces conneries encore ?

— Tu n'as pas vu le dépliant du colloque?

— Non, qu'est-ce qu'il y a de particulier sur ce dépliant ? C'est le menu du déjeuner qui te rend si joyeux ?

— Rien que cela vaudrait le détour. Hum ! Un petit fois gras grillé, suivi d'un émincé de magret de canard, ça sent le

Gers non ? Rien à dire. Ils savent vivre. Mais mieux encore, regarde Casanova ! Tous les intervenants ont droit à leur photo. Un rapport doit être présenté sur *Les bouleversements de l'Europe centrale au XIXème siècle* par mademoiselle Natacha Ricard et un autre rapport pour le XXème siècle est fait par mademoiselle Sophie Bouvier. Elles préparent une thèse sur ces sujets. Or, ce sont justement les chapitres que je dois finir pour mon rapport. Regarde leur photo, mon vieux ! Ha, ha, ha ! J'ai au moins mille questions à leur poser. A chacune !

— Attends, attends, moi aussi j'ai mille questions. Deux mille même !

— Et bien, on les posera ensemble!

Un taxi les déposa devant le centre de conférences. Les deux complices se félicitèrent d'avoir choisi de s'y rendre en civil. Quelques militaires en tenue attiraient le regard d'autant qu'ils arboraient plusieurs médailles ce qui était devenu assez rare. Des universitaires arrivaient également, s'empressant autour du directeur du colloque qui présidait aussi le laboratoire qui l'accueillait, le CEHEC, le Centre d'étude d'histoire européenne contemporaine, pour lui serrer la main ou lui présenter un jeune protégé. Certains paraissaient mal à l'aise dans un costume trop court, inélégant ou démodé, déjà condamnés à une vie de rat de bibliothèque. D'autres plus avenants, plus décontractés, s'annonçaient comme de futures stars des amphes. De petits attroupements se formaient. On parlait de collègues malades, de promotions, d'articles ou d'ouvrages récemment publiés, de ceux dont la carrière était à faire et de ceux dont elle était dé faite. Certains, jaloux, brocardaient le succès de librairie de collègues qui avaient la chance, le talent ou le flair de publier sur des sujets à la mode.

Il y avait les divas parisiennes qui se pavanaient au milieu d'une marée d'admirateurs, jeunes universitaires, jeunes doctorants qui pensaient peut-être pouvoir ramasser un peu de l'aura du Maître qu'ils suivaient ou qu'en respirant le même air, ils gagneraient en science. Il y avait les éminences plus discrètes, les jeunes loups, ceux qui avaient raté leur carrière, ceux qui avaient passé la leur à lire les autres, sans jamais rien écrire eux-mêmes et qui se plaignaient de ne pas être reconnus, les dandys séducteurs dont le seul objectif était de s'envoyer les doctorantes, les pervers que personne n'égalait dans l'art de lancer des piques mortifiantes. Il y avait aussi quelques fonctionnaires de diverses administrations, des journalistes, qui se faisaient plutôt discrets au milieu de cet aréopage savant, des érudits, des curieux... Bref, toutes les figures classiques de l'université française étaient réunies pour ce colloque.

Rahya et Lemercier saluèrent quelques personnes qu'ils avaient déjà eu l'occasion de rencontrer.

— Capitaine Lemercier ! lança du fond d'un couloir un jeune homme longiligne à la veste et aux pantalons de velours trop courts, hauts sur des chaussettes jaunes, portant une cravate manifestement héritée de son arrière grand-père, des lunettes trop grandes sur un nez trop fin.

— Tiens, Restours ! Comment allez-vous ? Rahya, je te présente le plus abominable secrétaire que j'ai jamais eu. Par une erreur incroyable, ce jeune homme avait été reconnu comme apte à faire son service militaire, affecté par erreur dans un régiment parachutiste et par malchance, dans ma compagnie. Soldat médiocre, incapable de faire la différence entre un *Famas* et un T-80, mais remarquable organisateur de mon secrétariat.

« Alors cette thèse, consacrée, si mes souvenirs sont exacts, à quelque chose comme l'influence des religions dans les guerres balkaniques, demanda Lemercier en se tournant vers Restours.

— C'est cela, c'est cela, vous vous en souvenez mon capitaine!

— J'espère que ma présentation ne vous a pas vexée ?

— Ne vous inquiétez pas, j'ai appris à vous connaître.

— Pardi si je m'en souviens ! Figure-toi Rahya qu'un jour j'ai commis l'incroyable folie de demander à cette erreur militaire, pardon pour ce terme, de me préparer l'état des effectifs et des matériels de la compagnie. Le colonel me le réclamait pour je ne sais quel rapport. Je suis arrivé dans le bureau du colonel avec le dossier. Or, le général commandant la division était présent, en conversation avec le colonel. J'entre, je salue tout ce petit monde, je propose de revenir, « non, non n'en faites rien, je ne suis pas là » me répond le général. « Fort bien, montrez-moi ça » dit le colonel, et je lui ouvre le dossier, entièrement composé du chapitre consacré aux soubresauts de l'empire austro-hongrois ! J'ai vu le regard glacé du colonel se poser sur moi : « l'état des effectifs de votre compagnie, Lemercier ? Un peu daté non ? ». Il m'a remis le document sans ciller.

— C'est vrai, et figurez-vous que j'ai envoyé à mon directeur de thèse l'état des effectifs ! Ha, ha, ha, quelle rigolade ! Enfin cette affaire aurait pu mal tourner pour moi si j'étais tombé sur un capitaine au front bas.

— La rédemption par l'action, je vous ai condamné à des séries de pompes tous les matins. C'était bien le moins, reconnaissez-le.

— Je l'admets. Mais je vous remercie encore de m'avoir

épargné, et mieux, de m'avoir permis de travailler ma thèse. Cela m'a fait gagner presque un an. Je l'ai soutenue il y a deux ans déjà. Franc succès, en toute modestie. Mention très honorable, félicitations du jury et publication dans l'année, prix de la faculté, subvention du ministère de l'éducation nationale et tout le tralala. La totale, quoi. Sans compter qu'elle m'a permis de devenir maître de conférences en histoire contemporaine, dans la foulée, comme l'on dit chez vous.

— Et bien je vous félicite. Très sincèrement. Je suis heureux pour vous.

« Mais, dites-moi, poursuit Lemercier, faisant quelques pas en tenant Restours par le bras, l'air de celui qui a une confiance à faire, vous connaissez un peu les organisateurs du colloque ?

— Si je les connais ? Mais je ne connais qu'eux. C'est le professeur Chanterelle qui l'organise. Une sommité. Internationale. C'était le directeur de ma thèse.

— Bien. Bien, bien, bien Restours. Hé, hé, hé, ricana Lemercier en lui tapotant l'épaule. Dites-moi mon cher, mesdemoiselles Natacha Ricard et Sophie Bouvier, vous les connaissez également ?

— Ah, mon capitaine, je vois que vous ne perdez pas le nord !

— Oui, enfin non. Il se trouve que leur sujet de recherche m'intéresse au plus haut point à propos d'un rapport que je dois réaliser, et je pensais, que, peut-être, enfin, voyez-vous, si vous aviez pu nous présenter.

— Mais bien sûr, mon capitaine, bien sûr ! Tenez, les voilà. En plus vous pourrez les écouter.

— Où ?

— Trop tard. Elles sont déjà entrées. Elles vont faire exploser en vol la thèse de Fukuyama, vous savez, *La fin de l'histoire*, cet article paru après la chute du mur de Berlin.

— Oui, je vois dit Rahya, qui consacrait une partie de son temps libre à lire à peu près tout ce qu'il trouvait sur l'histoire contemporaine. J'ai lu. La lente maturation du libéralisme politique, de la logique démocratique, contre l'absolutisme puis contre le bolchevisme et aujourd'hui contre les systèmes extrême-orientaux, comme en Chine, et qui assurerait aujourd'hui la fin de l'évolution sociale...

— Bravo ! C'est exactement cela. Restours semblait surexcité. Elles vont démontrer que, tout au contraire, le triomphe absolu du libéralisme est un mythe, qu'il ne peut s'émanciper du nationalisme, à moins qu'il ne s'agisse d'une nouvelle lutte des religions, fondamentalisme musulman contre tradition judéo-chrétienne laïcisée via le culte des droits de l'homme, vous voyez, lesquels conduisent à un retour en arrière, et hop ! Je les trouve absolument géniales. Leur thèse va tout faire péter. Bon je vous embête là. Mais venez vous installer. Je vous les présenterai tout à l'heure. Vous voudrez bien m'excuser, à présent, je dois rejoindre...

— Bien sûr, Restours. Mais sans faute, n'est-ce pas ?

La matinée du colloque se déroula tranquillement. Rahya semblait ne rien perdre de tout ce qui se disait, répondant parfois tout bas à des questions auxquelles Lemercier n'était pas certain de comprendre un mot. Lemercier le sentait à la limite de poser lui-même une question lorsque le conférencier tentait de répondre à une question sur l'explication du soutien russe aux Serbes avant 1914 par une logique ethnique. « *Mais non, la piste orthodoxe* » souffla Rahya à Lemercier, tandis qu'un autre intervenant coupait le conférencier en utilisant

presque les mêmes mots que les siens.

Lemercier regarda son ami d'un œil nouveau. Il se leva et se rendit aux toilettes, en se demandant s'il ne devrait pas confier son rapport à Rahya qui semblait en savoir bien plus que lui. Il était si étrange. Il était naturellement intelligent et curieux, alors pourtant qu'il n'avait aucun niveau d'étude sérieux. Il venait d'un continent lointain, d'où il avait été presque chassé et pourtant, il semblait comprendre mieux que lui les méandres de l'histoire de l'Europe dans lesquels, lui, Lemercier, Bac plus cinq, officier, ingénieur, se perdait bien qu'il y travaillât depuis plus d'un mois. Il se passa un peu d'eau sur la figure, contemplant son image dans le miroir du lavabo. Il songea à Mathilde et leur dernière conversation. Leur dernière non conversation plutôt. Qu'est-ce qu'elle voulait ? Qu'ils essaient à nouveau ? Il fallait qu'il quitte l'armée pour cela. Soufflant pour éloigner ces pensées, il regagna son siège en se demandant s'il allait pouvoir utiliser un seul propos de ceux qu'il entendrait.

Restours n'était pas réapparu, ni à la pause café, ni à la clôture de la matinée. Lemercier et Rahya commençaient à élaborer une stratégie savante pour parvenir à aborder les deux jeunes filles sans paraître importun quand Restours arriva, ravi, entouré des deux jeunes femmes, une coupe de champagne pour les deux amis.

— Monsieur Lemercier, Monsieur Rahya. Mademoiselle Bouvier, mademoiselle Ricard. Installez-vous ici.

Il s'était même arrangé pour les placer à la même table. Elles étaient différentes que sur les photos figurant sur le dépliant. Restours s'éloignait en souriant, finaud, échangeant des clins d'œil complices avec Lemercier. Natacha Ricard était grande, brune, avait des cheveux tombants, retenus par

une grosse barrette dorée, qui découvrait un visage fin, rieur, illuminé par un regard pétillant d'intelligence et aussi peut-être de malice. Sophie Bouvier, était plus petite, blonde, une coupe de cheveux au carré dégageant un haut front, un regard bleu profond dans lequel on pouvait plonger ou se détourner pour découvrir un sourire gourmand. Son petit nez en trompette ajoutait encore à son charme. Les deux jeunes filles, elles devaient avoir entre vingt-cinq et trente ans, se regardaient sans minauder, amusées par leur manège avec Restours.

Lemercier fit les présentations.

— Bonjour, Jacques Lemercier, et voici mon ami Rahya, commença-t-il en s'installant à leur côté. Ils échangèrent quelques banalités d'usage, sur la qualité de la journée et l'intérêt porté aux rapports des deux jeunes filles, et des autres conférenciers.

— J'aimerais beaucoup vous rencontrer plus longuement pour parler de votre sujet de thèse et de celui que vous avez traité aujourd'hui. J'aurais même beaucoup de questions à vous poser. Je prépare un rapport sur l'évolution des pays d'Europe centrale. Une actualisation avec un aspect politique, économique, stratégique et un aspect historique.

— Ouais. Un rapport, quoi. Mais pour qui ? répondit Sophie Bouvier.

— Pour le ministère de la Défense.

— Le ministère de la Défense. Waouh ! Vous travaillez pour le ministère de la défense. Militaires ? On ne le dirait pas, vous n'avez pas les cheveux assez courts.

— C'est ce que nous sommes pourtant. Il est vrai que nous ne sommes pas très souvent en uniforme. Et puis, vous savez, les cheveux ras et l'air complètement abruti, c'est un peu



passé de mode, même chez nous. Alors pouvons-nous organiser cela ?

— Oui bien sûr, chez vous, au ministère ou chez nous à la fac ?

— Eh bien, on pourrait peut-être se rendre à la fac, si vous le voulez, fin de semaine prochaine, vendredi. Disons vers 17 heures, cela vous convient-il ? Et puis nous pourrions aller dîner ensuite ? Qu'en dites-vous ?

Tous les quatre se prêtèrent, le vendredi suivant, au jeu de la réunion à la faculté, nul n'étant dupe de ce qu'elle pouvait servir de prétexte à la soirée promise. Lemercier hésitait encore un peu. Elles étaient jolies, élégantes, intelligentes, célibataires et avaient envie de profiter de leur jeunesse.

\*

— Rahya, demanda Sophie Bouvier au cours de la soirée, vous n'avez pas l'air en grande forme avec vos yeux défoncés et vos joues tuméfiées ! Que vous est-il arrivé, vous avez été agressé, vous vous êtes battu ?

Les quatre nouveaux amis étaient rassemblés autour d'un table dans un restaurant rempli d'étudiants un peu à l'écart du Quartier Latin. Ils s'étaient retrouvé dans une salle de la faculté où Sophie et Natacha leur avaient présenté de la documentation et avaient écouté l'analyse réalisée par Lemercier, que Rahya avait reprise au cours de la semaine. Ils avaient ainsi devisé sur le mystère balkanique, ses luttes d'influence, son carrefour de religions, l'importance du poids de l'histoire, des guerres, des alliances, des humiliations répétées et durement ressenties par ses peuples écartelés. Elles avaient ajouté un ou deux points, quelques références, corrigé quelques approximations puis ils s'étaient rendu sur la

terrasse d'un bar pour y prendre l'apéritif en profitant de quelques rayons de soleil, avant de rejoindre le restaurant où ils avaient réservé une table. La soirée semblait parfaite, Rahya et Sophie paraissaient entamer un rapprochement rapide mais efficace, tandis que Natacha et Jacques semblaient davantage sur la réserve.

— Rien de grave, répondit Rahya après un instant d'hésitation. Juste un petit exercice sur le terrain dans la semaine. Un petit exercice où je me suis un peu blessé. Je me suis coupé à la poitrine et à la cuisse. La suite nous dira peut-être si c'est plus grave que je ne le pensait, lança-t-il avec un petit clin d'œil à l'adresse de Lemercier tandis qu'il tentait d'éviter de se noyer à nouveau dans les yeux de Sophie.

— Un exercice ? Drôle d'exercice.

— Pas drôle non. Le regard de Rahya s'obscurcit. Il se tourna vers Lemercier : « Je raconte »?

Lemercier esquissa une grimace. Puis il cligna les yeux en signe d'assentiment. Il lui semblait que Sophie et Natacha avaient suffisamment de maturité pour comprendre les enjeux de leur statut et de leur mission.

— Bon on est des sortes de militaires, d'accord ? Jacques est officier d'infanterie, moi je suis, comment dire, à la retraite et comme j'aime bien Jacques, j'ai repris du service avec lui. Dans notre job, on doit faire quelques exercices. Mardi dernier, nous avons été associé à un exercice un peu particulier. Des unités, ce que des journalistes appelleraient des unités d'élite, jouaient le rôle d'une armée occidentale en campagne dans un pays étranger, africain, arabe ou asiatique, peu importe, déployée pour protéger une ville dans le cadre d'une guerre civile qui aurait dégénéré en guérilla difficilement contrôlable et en explosion terroriste. Le genre

de situation que les américains ont rencontré en Somalie, qu'ils auraient pu rencontrer en Irak s'ils avaient poussé au-delà des frontières du Koweït en 1991, et qui va très vraisemblablement se multiplier dans l'avenir.

Lemercier et moi jouions le rôle d'un groupe terroriste infiltré dans la ville. On devait y pénétrer, faire sauter la mairie censée contenir l'état-major ennemi, tuer un maximum de galonnés et tenter de s'exfiltrer sans être arrêté. L'exercice s'était presque correctement déroulé : la mairie était virtuellement en miette, on avait flingué une bonne partie de l'état-major mais on avait été arrêté par un groupe du 11ème choc qui gardait les abords de la ville au moment où on pensait parvenir à s'enfuir.

Lemercier l'interrompt :

— Il faut que vous compreniez que ce que je vous raconte est du strict domaine du secret militaire. C'est pas un secret d'état, mais c'est typiquement le genre d'histoire qu'on ne veut pas voir s'étaler dans les journaux. On est d'accord ?

Sophie et Natacha hochèrent la tête.

— Ce genre d'exercices doit paraître le plus réaliste possible pour que des professionnels rompus aux exercices les plus éreintants se sentent concernés pour produire un taux d'adrénaline suffisant pour faire pisser dans son froc un type ordinairement entraîné. Les gars du 11<sup>ème</sup> choc c'est en quelque sorte le service action de la DGSE. Lorsque ces mecs nous ont attrapés, ils nous ont, comment puis-je dire cela,... molestés, assez gentiment au début et nous ont conduits dans un baraquement isolé. On a eu droit à un interrogatoire simulé dans lequel les types essayaient de nous faire cracher notre identité et notre mission. Tout ça on connaît. Mais c'est là que tout à dérapé. Un jeune lieutenant s'est présenté :

« Lieutenant Meurisse. Je veux savoir vos noms, vos grades et vos unités ».

Evidemment, on n'a pas lâché un traître mot.

« Bien, messieurs, je n'ai pas envie de finasser. Sergent, c'est pour vous, cria-t-il à un gros type qui était assis dans un coin de la pièce ».

Au début, on résistait bien malgré quelques baffes élégamment distribuées par le sergent, un colosse au cou de taureau et à la gueule de bulldog. Il en bavait de plaisir ce gros salaud. Et c'est moi qui en prenait le plus. Quand je pense que je fais toutes ses conneries pour la gloire, en plus!

Le type me cognait dessus et répétait les mêmes questions. « Alors, le bougnoule, comment tu t'appelles, hein? »

Une baffe. « Ton nom, sale porc! »

Autre baffe. « Allez, petit, où qu'tu crèches? Dans une porcherie? Les putains d'arabes comme toi, y z'ont une maison? »

Nouvelle baffe.

Puis il passait à Lemercier. Le couplet raciste primaire en moins. Par séries, il passait de Lemercier à Rahya sans dissimuler son plaisir. Derrière lui, le lieutenant Meurisse observait. Vingt-trois ou vingt-quatre ans, pas plus. Lunettes noires. Treillis impeccable. Rangers brillantes. Béret rouge de coupe commando parfaitement ajusté sur des cheveux plus abondants qu'on ne les aurait imaginés chez un para. Mais un para des opérations spéciales. Il semblait tiquer chaque fois que ce gros sergent Garcia m'insultait. Mais il ne disait rien, il ne bougeait pas plus. Jusque-là, tout était encore dans les limites imposées par l'exercice.

— Mais c'est dégueulasse ! ne put se retenir Natacha. Et vous acceptez qu'on vous traite comme ça ?

— Si on avait su, on n’y serait pas allé, non. Mais ce genre d’exercice est essentiel pour la préparation de missions spéciales, ajouta Lemercier. Je comprends votre révolte, mais vous avez promis le secret, si vous voulez que Rahya continue.

Natacha se figea un instant dans une attitude bouseuse et fit un nouveau signe d’assentiment.

— Le gros sergent continuait à s’exercer sur moi. Il m’avait pris pour un maghrébin et, comme vous l’avez deviné il ne semblait pas beaucoup les aimer.

« Toi le bougnoule, si tu m’dis pas qui t’es dans une minute, j’vais plus m’contenter de t’exploser la gueule. Je sens qu’j’vais m’faire ton p’tit cul! Tous des pédés les arabes!

Nouvelle baffe. Le type sentait la bière à plein nez. Je commençais à ne plus sentir ma joue droite et j’avais deux yeux aux beurre noir dont vous pourrez admirer les restes pendant bien une semaine encore.

A cet instant, le téléphone du lieutenant sonna. Il répondit brièvement, se leva de sa chaise et s’approcha. « Sergent. Le colonel me demande. J’en ai pour quelques minutes. Pendant ce temps, doucement n’est-ce pas avec ces deux là ?

« Vous inquiétez pas mon lieutenant, j’vais vous les soigner ces oiseaux-là. »

Le lieutenant hésita un instant et sortit.

Le sergent remonta ses manches.

« Enfin seul, Bon, tu m’les brises maint’nant, p’tite merde. J’vais t’montrer ce qu’on f’sait à tes potes, en Algérie. »

Le sergent sortit d’un sac des fils électriques et une grosse bobine accouplée à une manivelle.

« La gégène, tu connais? Je branche les fils sous les aisselles d’abord, puis à l’aine et enfin sur les couilles. Et pis

j'tourne le truc, la manivelle là. Plus j'tourne vite et plus y'a de courant et plus t'en chie. Qu'tu parles ou pas, j'm'en cogne. Ces exercices à la con, j'en ai rien à foutre. Mais le lieutenant est pas là pendant un p'tit moment alors j'avais pas m'empêcher de m'faire un enculé d'bicot! »

Le type ricanait en bavant. Il devait avoir un peu plus de trente ans, il devait être à peine né pendant la guerre d'Algérie. Il avait complètement pété les plombs et moi je faisais le fusible.

Jacques a commencer à gueuler. « Mais enfin, sergent, vous pouvez pas faire ça ! ».

Lemercier le coupa et tenta de justifier leur comportement. Natacha et Sophie écoutait ébahie cette description sadique et l'acceptation masochiste des traitements subis..

— Vous allez encore hurler au scandale, les filles, mais il faut là encore comprendre que tout le monde est censé respecter les règles. Elles étaient déjà largement dépassées mais, en principe, je ne pouvais pas rompre le charme de ce jeu ambiguë et nous dévoiler en ordonnant à ce gros abruti d'arrêter. J'espérais que le sergent bluffait.

— Le seul problème c'est qu'il ne bluffait pas, reprit Rahya. Il avait le regard mauvais. Il saisit un couteau de la gaine accrochée à son ceinturon, et arracha mes vêtements avec ce long couteau de combat sans manquer de m'entailler le torse et une cuisse. En un trait de temps j'étais à moitié nu. Un peu de sang coulait. Quelques gouttes sur le sol. Puis de plus en plus. Je m'efforçais de ne pas hurler, sachant que cela ferait certainement encore davantage jouir le sergent. Celui-ci plaça les électrodes sous mes aisselles. Il commença à tourner la manivelle. Lentement. Puis plus vite. Et de plus en plus vite. Ce qui au début n'était qu'un chatouillis désagréable se

transforma vite en une douleur aiguë, comme la piqûre qui résulterait d'une longue tige recouverte de petits accrocs et qu'on enfoncerait lentement.

« Maintenant, tu vas danser saloperie de crouille! Tu vas regretter de polluer notre armée. Des crouilles dans l'armée! Et pourquoi pas des nègres aussi! Un bicot c'est un bicot. Mon père, là-bas, ils lui ont arraché les oreilles, puis ils l'ont égorgé. Le sourire kabyle, tu vois, et pis il lui ont mis ses couilles dans la gorge ! Alors maintenant, mon p'tit bicot, c'est ton tour ! *A good bicot is a dead one ! Ha ! Ha ! Ha !* »

J'aurais pu serrer les dents pour ne pas hurler, mais je criais à m'en faire péter les cordes vocales pour attirer quelqu'un qui arrêterait ce fou.

Lemercier s'est mis à hurler à son tour.

« Sergent je vous ordonne de stopper tout de suite. Je vais vous briser. Allez chercher le lieutenant Meurisse. Immédiatement Sergent ! »

« Ta gueule toi », obtint-il pour toute réponse, parole accompagnée un violent revers de main en travers de la joue qui renversa Lemercier et sa chaise en arrière.

Lemercier montra sa pommette droite à Natacha et Sophie qui l'auscultèrent comme si elles pouvait lire dans la boursoufflure le récit prouvant cette histoire.

— Le sergent s'est arrêté un certain temps que j'ai eu du mal à compter. Une minute, deux, plus encore ? Aucune idée sauf que j'étais certain qu'il allait recommencer.

« Allez, encore un p'tit coup et on passe à l'aine. Tu vas voir. Les aisselles à côté, c'est une vraie caresse. Un baiser ».

Jacques se démenait comme un fou sur sa chaise et tentait de bousculer le sergent en se déhanchant. Il n'obtint guère plus d'effet qu'une nouvelle paire de baffes. Le sergent le

déplaça au fond de la pièce. Lemercier n'arrêtait toujours pas de gesticuler et de lui hurler de s'arrêter.

Effectivement, sur l'aine c'était terrible. Je n'osais penser à la prochaine étape. C'était comme si mon cœur allait s'arrêter de battre tout en se projetant hors de moi, comme repoussé par la douleur, une impression indéfinissable.

« Alors, maintenant, le bicot, le clou du spectacle. Regarde bien, toi, l'aut'con, t'en verras pas souvent des scènes comme celle-là ».

Le sergent approcha les électrodes des endroits que d'ordinaire je réserve à des jeux moins violents et plus hétérosexuels. C'est le moment que fort opportunément le lieutenant Meurisse choisit pour entrer.

« Sergent, ces quoi ces cris, bon D... « La poignée de la porte dans la main, il regardait incrédule. Il nous fixa alternativement, moi, Jacques puis le sergent. Sa première réaction fut de saisir son couteau et en deux coups secs et précis, de trancher les liens de Jacques, puis seulement d'ordonner au sergent de stopper immédiatement.

« Désolé mon lieutenant mais là, j'vais pas m'priver d'la cerise sur l'gâteau ».

Jacques se jeta sur le colosse et le plaqua au sol. Se souvenant qu'il excellait aux arts martiaux et en close-combat, il lui plaça un énorme coup de pied sous le menton. Le sergent s'écroula devant Rahya, soulevant en volutes grises la poussière assoupie que son gros corps dérangeait. Lemercier saisit son couteau et délivra Rahya.

« Putain... », fut le seul mot que réussit à prononcer le lieutenant Meurisse. Il pensait autant à sa carrière que cet incident risquait de gâcher définitivement qu'à l'épreuve que je venais de subir.



« Lieutenant, on arrête tout le bordel. Capitaine Jacques Lemercier, DGSE. Et mon adjoint, le lieutenant Rahya.

« Oh, nom de Dieu. Je suis le lieutenant Meurisse, à vos ordres mon capitaine. Euh... je suis désolé. Je veux dire... pour le lieutenant Rahya. Je ne pouvais pas imaginer que ce cinglé... Enfin c'est la première fois que je vois un truc comme ça. Je suis au « onze » depuis deux mois seulement. Il m'avait bien semblé que le sergent était un peu déjanté. Mais là...

« L'incident est clos lieutenant, répondit Lemercier. J'ai bien vu que tant que vous étiez présent, il ne franchissait pas les limites. A part les baffes... ajouta-t-il en frottant ses joues et ses arcades tuméfiées. Un petit quelque chose nous ferait du bien. Whisky, vodka ? Vous devez avoir ça non ? »

« Les baffes, Oui. J'ai bien remarqué mon capitaine, bredouilla encore le lieutenant en ouvrant une sacoche du sergent d'où il tira une bouteille de whisky entamée. Mais il m'était difficile d'intervenir... Enfin, l'exercice... Vous comprenez. Et bien, il devait être en condition réelle. »

« — Et en condition réelle, vous laisseriez des prisonniers se faire ainsi questionner. De manière aussi brutale. »

« — Bien sûr que non, vous le savez, mon capitaine. Enfin ça dépend. Mais vous savez aussi que comme on ne sait pas ce que nos soldats pourraient subir s'ils étaient retenus prisonniers, nos exercices sont toujours ainsi. Aujourd'hui, c'était vous le prisonnier. Je l'ai été aussi mon capitaine. »

« — Ouais, je sais. Mais je sais aussi que ce type d'exercice risque de créer des fous comme le sergent. »

Natacha ouvrait des yeux ronds. Sophie paraissait choquée, livide.

— Et après qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle d'une

toute petite voix.

— J’ai réglé mon compte personnel avec le gros, en premier. J’en ai encore mal au bout du pied.

— Et l’autre type, le lieutenant ?

— Jacques a fait un rapport sur ce magnifique exercice en décrivant les choses très exactement comme elles se sont passées. Ce qui devrait emporter un petit millier de jours d’arrêt pour le sergent et sa révocation de l’armée et devrait logiquement blanchir le lieutenant, qui était plus désolé pour moi qu’inquiet pour sa carrière.

— Mais c’est monstrueux ! s’emporta soudain Sophie alors qu’un silence s’était installé après que Rahya ait achevé de raconter son histoire. Comment peut-on tolérer des choses pareilles en France ? L’autre facho, c’est pas nouveau, mais dans l’armée, ce genre d’« exercice » ? Elle secouait la tête, minée par ces informations.

— Ecoutez je ne vais pas vous faire l’article, riposta Lemercier. On est des militaires, des services de renseignement, on a choisi ce boulot, d’accord ? Il y a ainsi tout une série d’exercices, le mot est peu approprié je vous l’accorde, de ce type auxquels quelques uns d’entre nous sommes astreints. Je ne vais pas vous décrire ce qui se passe si on fait attraper en mission, au Liban, par les serbes en ce moment, ou ailleurs dans ce type de conflits. L’expérience a montré que ces mises en condition étaient très en dessous de la réalité mais permettaient souvent de tenir au moins psychologiquement.

Sophie prit la main de Rahya, la porta à sa joue. Quelques larmes coulaient. Elle se leva et l’emmena en silence, laissant Lemercier et Natacha en plan.

— Et bien, ils se sont trouvé ces deux là, dit Natacha. Elle

regardait Lemercier qui semblait gêné.

— Voulez-vous que nous allions prendre un verre quelque part ? Lemercier songeait que Rahya allait pouvoir se rassurer sur ses capacités sexuelles, ce qui lui ferait, au moins le plus grand bien. Il hésitait à s'investir plus avant avec Natacha, respectant une fidélité hypothétique avec Mathilde. Natacha avait semblé désappointée face à une rudesse dont elle ne comprenait pas la cause.

— Ecoutez, Jacques, je connais bien Sophie, c'est une femme libre qui choisit librement ses partenaires. Moi aussi je suis une femme libre. Libre d'aller boire un verre chez vous. Un chez vous qui est chez Rahya aussi si j'ai bien compris. Libre de vous emmener boire un verre chez moi si j'en ai envie. Et si vous en avez envie.

— Je... vous... Vous me plaisez beaucoup Natacha.

— Cesse de faire l'enfant ! On va se vouvoyer longtemps ! Je suis libre, J'ai très envie de toi. Tu es libre aussi, même de me dire tout à l'heure que c'est sans lendemain. Epargne-toi cette réplique médiocre, je n'ai pas envie de me lier, juste de passer un peu de bon temps.

Lemercier chassa Mathilde de ses pensées. Il avait envie de Natacha, il avait envie de passer une nuit à lécher son corps, de se laisser aller.

***La suite est sur [Lulu.com](http://Lulu.com)***

**[www.daniel-mainguy.fr](http://www.daniel-mainguy.fr)**